
Robert Mencherini

Président de PROMEMO

À propos du sport et du mouvement ouvrier

Le 20 novembre 2010, après Six-Fours en 2008, puis Martigues en 2009, notre association a organisé, à la Médiathèque de Gardanne, les troisièmes rencontres de *Promemo*. Ce numéro 13 du *Bulletin de Promemo* reprend les débats de cette fructueuse journée qui a été précédée par la projection du film *Onze footballeurs en or* de Jean-Christophe Rosé (à propos de l'équipe de Hongrie finaliste de la Coupe du Monde en 1954).

Paul Dietschy a mis en évidence les enjeux politiques et sociaux du sport populaire par une étude comparative entre la France et l'Italie, de la Première Guerre mondiale jusqu'aux années 1960. Les paysages sportifs français et transalpin, issus de contextes très différents dans la première moitié du 20^e siècle, fascisme d'un côté, Front populaire de l'autre, présentent, en revanche, de nombreux points communs après la Deuxième Guerre mondiale. Dans les deux cas, la montée en puissance du mouvement communiste ne parvient pas à enrayer le développement et la domination du «sport-spectacle».

Le sport-roi qu'est aujourd'hui le football ne pouvait échapper au débat. Marion Fontaine a montré son évolution, au cours de près d'un siècle dans le bassin minier du Nord. Son «ouvriérisme» est difficile, du fait de la concurrence des autres disciplines sportives – dont la colombophilie – ou culturelles, mais aussi de la politique des Compagnies minières. Dans les années 1940, le basculement favorable au football – devenu un marqueur de l'identité ouvrière – fait de ce dernier un enjeu entre les organisations communistes des Gueules noires et les Compagnies. On retrouve, *mutatis mutandis*, des enjeux semblables dans l'étude très fouillée que François Prigent a consacrée à un Ouest breton tiraillé entre notables et Église d'un côté et mouvement socialiste de l'autre. Le Midi n'est évidemment pas épargné par le culte croissant du ballon rond en milieu ouvrier et ses implications sociales. Gaël Poussardin a attiré l'attention sur l'importance acquise par le football dans le bassin de Gardanne et l'identité minière : les outils du mineur figurent sur les maillots des joueurs.

La journée de Gardanne s'est terminée par une riche table ronde animée par des responsables politiques et associatifs. Elle a permis de poser les problèmes actuels du sport populaire et ouvrier. On en trouvera, ici résumées, les grandes lignes.

Notre regret est que les autres disciplines sportives n'aient pu bénéficier, dans ce bulletin, d'analyses aussi approfondies que le football. Mais les notes de lecture de Gérard Leidet permettent d'approfondir et de compléter les diverses communications ainsi que les sites Web présentés par Patrick Hautière et Rémy Nace.

Il faut souligner que nous avons dû reporter en urgence notre journée d'études, initialement prévue en octobre, pour cause de mouvement social massif. Elle n'aurait pu se tenir sans l'obligance de la mairie de Gardanne et de Françoise Peyre, directrice de la Médiathèque. Qu'elles en soient ici vivement remerciées.

Sport et mouvement ouvrier : sport populaire et sport socialiste et communiste en France et en Italie, de 1914 à la fin des années 1950

Paul Dietschy

Le sport est souvent une dimension oubliée de l'histoire du mouvement et des partis ouvriers. C'est de 1914 à l'orée des années 1960 que cette expérience originale de luttes sociales et politiques a été menée, notamment en France et en Italie. Ces cadres nationaux peuvent et doivent même être envisagés ensemble en raison de la proximité des cultures sportives (importance du cyclisme notamment) et politiques (force des partis communistes après 1945) qui les unit.

Ces quatre décennies voient tout d'abord la méfiance des milieux socialistes à l'égard du sport, avant qu'une partie du patronat et le régime fasciste n'instrumentalisent le sport pour tenter de séduire les masses laborieuses. La période est également marquée par l'irruption de l'État et des municipalités dans les choses du sport. C'est en effet au sein des banlieues rouges ou des villes communistes d'Italie centrale que le sport ouvrier ou travailliste, c'est-à-dire les fédérations affinitaires liées à un parti représentant la classe ouvrière, va s'épanouir après 1945, sans toutefois réussir à imposer une hégémonie culturelle sur le monde et les ouvriers sportifs.

Comment le sport vient aux classes populaires et à la classe ouvrière avant 1914

À la veille du premier conflit mondial, le sport est déjà un phénomène de masse en France. Le 1^{er} août 1914, le Comité national des sports (CNS) recense environ 1 600 000 membres de fédérations et associations sportives, gymniques ou de préparation militaire¹, sans inclure les adhérents de la catholique Fédération sportive et gymnique des patronages de France (FGSPF) forte d'au moins 200 000 adhérents. Une part non négligeable de ces pratiquants sont issus des classes populaires à l'image de la grande vedette de l'avant-guerre, le boxeur Georges Carpentier, signe que le sport n'est plus une pratique exclusive des privilégiés.

Le sport, une pratique et une culture bourgeoises ?

Le sport a d'abord été importé en France par des jeunes gens appartenant à la bourgeoisie, à l'instar des lycéens parisiens qui fondent le Racing Club de France en 1882 et le Stade de France l'année suivante. De même, la première fédération omnisports hexagonale, l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (USFSA), est créée en 1887 par Georges de Saint-Clair et Pierre de Coubertin. Pour ce dernier, le sport doit d'abord contribuer à «rebronzer» les élites françaises. C'est à cette fin, et sur le modèle anglais, qu'il «lance publiquement sa campagne pour l'introduction du sport dans l'enseignement secondaire»². De même, sa restauration de l'olympisme ne se conçoit que dans un esprit élitiste. S'il déclare, en 1910, que «les jeunes qui n'ont rien ne peuvent plus rester les déshérités du sport», c'est sous la responsabilité de notables et à des fins moralisatrices que leur initiation doit être faite.

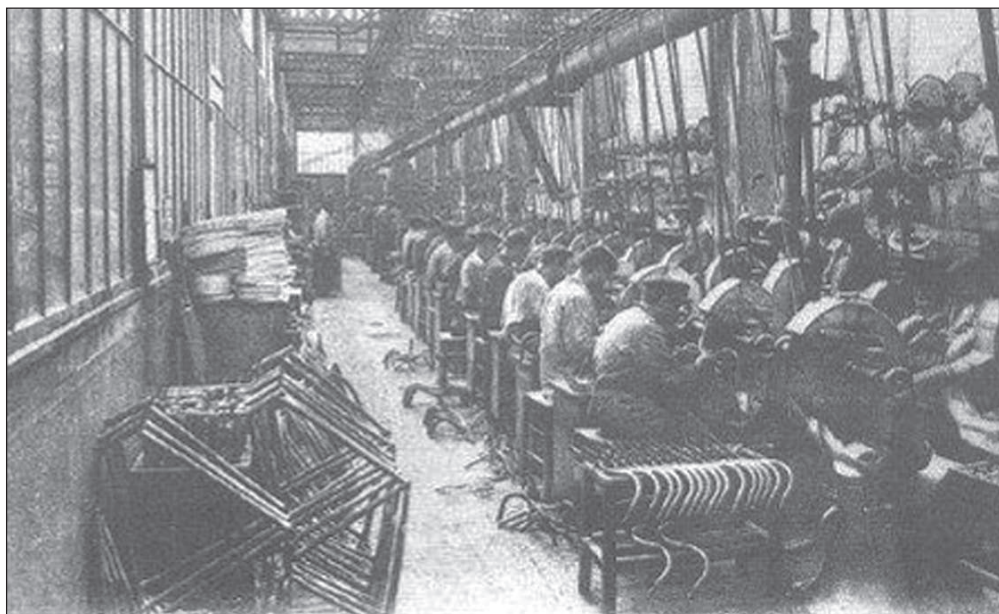
La même réserve est émise par les dirigeants, désormais proches du radicalisme, de l'USFSA qui s'érigent en gardiens du temple de l'amateurisme et traquent toute déviance, notamment dans le sport collectif le plus populaire, le football association.

Gymnastique et vélo : l'acculturation populaire et républicaine à l'exercice physique

La pratique du football a elle-même son prix. Ainsi un ballon de football association neuf coûte plus de 10 francs quand le salaire moyen d'un ouvrier s'établit à 5 francs. Toutefois, l'essor des sociétés de gymnastique dans les années 1880-1890 a aussi été celui d'une pratique corporelle populaire organisée dans un cadre souvent inspiré par l'institution militaire. Les enfants et les jeunes gens des classes populaires qui viennent s'y soumettre aux exercices physiques, y reçoivent une formation patriotique sous la houlette des notables républicains qui patronnent

1. Comité national des sports, *Annuaire* (Édition de guerre), sd.

2. Patrick Castres, *Jeux Olympiques. Un siècle de passions*, Paris, Les Quatre Chemins, 2008, p. 42.



Les usines fabriquent des bicyclettes pour les ouvriers qui découvrent un moyen de transport pratique et de moins en moins cher. L'heure des premiers champions de la « petite reine » va bientôt sonner (Archives Giunti).

ce que Pierre Arnaud a appelé les « sociétés conscriptives »¹.

C'est davantage la bicyclette qui représente les aspirations de liberté et d'indépendance des jeunes ouvriers, d'autant que la loi de 1906 sur le jour de repos hebdomadaire obligatoire consacre officiellement le droit au loisir. Le nombre de vélos possédés par les Français passe de 50 000 en 1890, à plus de 860 000 en 1899, 2 millions en 1907 et 3,5 millions en 1914. Dès lors la « petite reine » est devenue un produit accessible, neuf ou d'occasion. Elle incarne la « vitesse populaire »² quand l'automobile est devenue la célérité des plus riches. Dès 1900-1901, « l'irruption du prolétariat constitue à l'évidence le fait majeur »³ de l'évolution de la composition sociale des « véloce-clubs », bien que l'on compte parmi les dirigeants de ces clubs cyclistes davantage de représentants des classes moyennes (instituteurs, petits patrons, employés) que d'ouvriers.

Le sport ouvrier : une naissance aux forceps

Cette relative ouverture sociale se fait en tout cas dans le cadre d'organisations

1. Cf. Pierre Arnaud (dir.), *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987.

2. Philippe Gaboriau, *Le Tour de France et le vélo. Histoire sociale d'une épopée contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 135.

3. Alex Poyer, *Les Premiers temps des véloce-clubs. Apparition et diffusion du cyclisme associatif français entre 1867 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 233.

officiellement apolitiques et bien évidemment distinctes du mouvement ouvrier. Celui-ci se montre à l'évidence méfiant à l'égard de pratiques qui serviraient d'abord à détourner les prolétaires de l'action révolutionnaire. D'autant qu'en matière athlétique, les socialistes français semblent aussi divisés que sur le plan doctrinal. Quand les guesdistes des fédérations du Nord et du Sud de la SFIO penchent pour la gymnastique, les camarades broussistes de la capitale clament que les socialistes ont bien tort de mépriser le sport. La SFIO crée finalement en 1908 la création de la Fédération sportive athlétique socialiste (FSAS) qui accueille en 1913 les gymnastes méridionaux pour devenir la Fédération socialiste de sport et de gymnastique (FSSG)⁴. L'unité ne signifie pas hégémonie sur le sport prolétaire : la FSAS n'aurait compté que 1 500 adhérents à la veille de sa transformation. Il est clair que de nombreux ouvriers distinguent déjà action politique et loisir sportif.

Le take-off industriel a été beaucoup plus tardif en Italie (1900-1920). Pour le prolétariat des villes du Triangle industriel, il est d'abord question de lutter sur le terrain social et politique. Quand il est évoqué par les dirigeants du PSI, le sport est assimilé à un « instrument de la classe bourgeoise » détournant le prolétariat de ses « objectifs révolutionnaires »⁵. Les

4. Cf. Paul Dietschy et Patrick Clastres, *Sport, société et culture en France du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Hachette, 2006, p. 57-59.

5. Stefano Pivato, « Socialisme et antisportisme. Le cas "italien" (1900-1925) », in Pierre Arnaud (dir.), *Les*

jeunes socialistes italiens réunis en congrès à Florence en 1901 proclament même l'incompatibilité de la double appartenance aux associations sportives et à celles du monde ouvrier. L'intransigeance du PSI à l'égard de toute collaboration avec la bourgeoisie s'exprime donc aussi dans le sport. Et c'est à Trieste, alors austro-hongroise, que les premières organisations sportives ouvrières sont créées sous le climat réformiste de la social-démocratie autrichienne.

Les difficiles débuts d'un sport populaire et socialiste (1914-1934)

En apparence, les vingt années qui vont de la déclaration du premier conflit mondial à la création de la Fédération gymnique et sportive du travail (1934) semblent favorables à la création d'un sport authentiquement prolétaire. L'essor industriel provoqué par la guerre, l'homogénéisation en cours du monde ouvrier, l'essor du sport-spectacle comme repoussoir doivent permettre aux ouvriers, dans un climat de luttes sociales et d'essor du communisme, de tracer leur propre sillon dans le champ sportif. En réalité, c'est au défi patronal puis fasciste qu'ils doivent d'abord faire face.

La Grande Guerre et le sport populaire

Contrairement à une idée reçue, la Première Guerre mondiale n'a pas constitué une parenthèse dans l'histoire du sport. Les millions de poilus issus majoritairement du monde rural ont été initiés aux joies du football association dans les cantonnements aux heures de repos. Le même phénomène peut être observé dans une moindre mesure en Italie après la retraite sur le Piave consécutive à la défaite de Caporetto. Il s'agit alors pour des officiers sportifs de proposer un autre dérivatif au cafard que le pinard ou la prostitution.

Sur le front intérieur, certains patrons de l'industrie métallurgiste, soucieux de la bonne mise en œuvre de l'organisation scientifique du travail et de maintenir la paix sociale, fondent des clubs sportifs à destination de leurs ouvriers. Louis Renault crée ainsi dès 1917 le Club olympique des usines Renault (COUR) qui devient en 1932 le Club olympique de Billancourt. En 1918, Marius Berliet assimile dans *L'Effort*, le périodique distribué dans ses usines, l'équipe sportive au travail à la chaîne. Toutefois, s'ils n'ont pas adhéré en masse au

premier mouvement sportif prolétaire, les ouvriers semblent réticents à intégrer massivement les clubs d'entreprise. Ils ne seraient ainsi que 1 à 4 % de la main-d'œuvre totale des entreprises concernées à y participer¹.

C'est une démarche nettement antigrevé qui guide l'action des industriels italiens au lendemain du *biennio rosso*, ces deux années de flambées révolutionnaires qui secouent l'Italie en 1919 et 1920. Après les occupations de l'été 1920, la direction de Fiat crée le Gruppo Sportivo Fiat. Officiellement apolitique, affichant des finalités hygiénistes, il doit réunir la « grande famille Fiat » et regroupe jusqu'à 7,15 % de la main-d'œuvre du groupe². En revanche, la famille Agnelli échoue à faire de la Juventus Turin, club de football qu'elle prend en main en 1923, le spectacle des ouvriers malgré la gratuité offerte initialement à la main-d'œuvre de ses usines.

Scissions et répression

Au lendemain de la Grande Guerre, une partie des dirigeants du Parti socialiste italien ont infléchi leurs positions sur la question du sport. C'est notamment le leader maximaliste Giacinto Menotti Serrati qui, en 1923, crée à Milan l'hebdomadaire *Sport e Proletariato* qui prône un sport débarrassé de sa direction bourgeoise, investi par les ouvriers et utilisé pour la lutte des classes³. C'est également le propos de l'*Ordine Nuovo* à Turin. Antonio Gramsci et ses camarades communistes consacrent une part non négligeable de leur organe devenu quotidien en 1922 au sport. S'ils suivent la ligne de l'Internationale Rouge Sportive (IRS) fondée en juillet 1921 à Moscou, en encourageant l'activité de clubs ouvriers aux noms évocateurs de Carlo Marx ou Primo Maggio⁴, ils n'en rendent pas moins largement compte des compétitions du sport bourgeois.

Cependant, l'étau fasciste se resserre vite autour de cet embryon de sport ouvrier et révolutionnaire. Après l'instauration de la dictature par Mussolini en janvier 1925, les

1. Cf. Patrick Fridenson, « Les ouvriers de l'automobile et le sport », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 1989, n° 79, p. 50-62.

2. Cf. Patrizia Dogliani « "Forti e liberi" a Torino. Un'inchiesta del 1923 sull'associazionismo operaio », *Italia contemporanea*, n° 190, mars 1993, p. 115-128 et Paul Dietschy, *Football et société à Turin 1920-1960*, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 1997, p. 137-144.

3. Sandro Provvisionato, « Terzini d'attacco. L'alternativa di sport e proletariato », *Lancillotto e Nausica*, n° 3, décembre 1986, p. 66-74.

4. Premier Mai.

clubs populaires qui sont d'abord des lieux de sociabilité ouvrière sont absorbés par des associations fascistes. Il faut attendre 1945 pour qu'ils commencent à se reformer dans le Nord de l'Italie.

En France, la scission de la SFIO au congrès de Tours freine le décollage du sport ouvrier. En 1919, la FSAG a pris le nom de Fédération sportive du travail – avec pour sous-titre éducation physique, socialiste, syndicaliste et coopérative – et adhère à l'Association socialiste internationale d'éducation physique (ASIEP), l'internationale sportive socialiste née à Gand en 1913 et reconstituée à Lucerne en septembre 1920. À l'instigation des dirigeants de la Section française de l'internationale communiste (SFIC) et du secrétaire des Jeunesses communistes, Jacques Doriot, le combat sportif contre les « sociaux-traîtres » est inauguré par la scission de la FST en 1922. Celle-ci reste officiellement aux mains des communistes, alors que les socialistes abandonnent cette domination en 1926 pour baptiser leur organisation Union des sociétés sportives et gymniques du travail (USSGT). Mais sur le terrain, les effectifs restent modestes. La FST, qui a su conserver les bastions du département de la Seine, compte environ 8000 membres au milieu des années vingt, l'USSGT, seulement 2000 auxquels il convient d'ajouter les 20000 membres de la fédération travailliste alsacienne, héritage des années de l'annexion allemande, et restée fidèle à la SFIO. Si les deux organisations fustigent par le biais de *L'Humanité* et du *Populaire*, les « mercantis », l'amateurisme et la « championnite » du sport « bourgeois », refusent les projets de préparation militaire et entendent diffuser des pratiques sportives et hygiénistes au sein des masses laborieuses, la FST affiche un caractère révolutionnaire prononcé face à une USSGT plus réformiste¹.

Le défi sportif fasciste

Dissous en Italie, faible et divisé en France, le mouvement sportif ouvrier doit encore faire face au défi musculaire fasciste. Après avoir pris le contrôle du sport italien, le régime mussolinien entreprend de faire des Italiens une

1. Cf. Nicolas Ksiss, « L'Union des sociétés sportives et gymniques du travail (USSGT). Échec d'une implantation socialiste dans le mouvement sportif (1924-1934) », in Jean Girault (dir.), *L'implantation du socialisme en France au XX^e siècle. Partis, réseaux, mobilisation*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001, p. 237-260.



Dominant le fait purement sportif, la deuxième coupe du Monde de football, au printemps 1934, donnera prétexte en Italie, pays organisateur de l'épreuve, à une vibrante exaltation de l'Italie fasciste (Archives Giunti).

« nation sportive »². Outre une campagne de construction d'infrastructures destinées aussi bien à la pratique qu'au spectacle de masse, le régime cherche à développer la pratique athlétique via l'Opera Nazionale Dopolavoro (OND), la vaste organisation de loisirs créée le 1^{er} mai 1925.

Le sport occupe une bonne partie des activités du Dopolavoro avec des résultats variables. Si la volata, un sport collectif inventé ex-nihilo par le secrétaire du Parti national fasciste (PNF) Augusto Turati, fait long feu, la prise en main des bocce, cousines transalpines de la boule lyonnaise, est un succès. Elle permet de contrôler un jeu et une forme de sociabilité éminemment populaires, en unifiant les règles, dans la logique de « taylorisation des loisirs » étudiée par l'historienne américaine Victoria De Grazia. « Beaucoup de participants et peu de spectateurs »³, tel est le slogan du Dopolavoro qui offre malgré tout des places à tarif réduit pour aller voir des matchs de football.

2. Sur la politique sportive du régime fasciste cf. Felice Fabrizio, *Sport e fascismo. La politica sportiva del regime*, Florence, Guarraldi, 1976 et Paul Dietsch, « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 55-3, juillet-septembre 2008, p. 61-84.

3. Victoria De Grazia, *The culture of consent*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 173.



Le salut romain de l'équipe nationale italienne. C'est la « décennie magique » d'une équipe qui va gagner deux fois de suite la prestigieuse coupe Rimet – en 1934 et 1938 – et le titre olympique en 1938 (Archives Giunti).

Si la réalité du consensus qu'aurait construit le régime fasciste entre 1929 et 1935 reste difficile à évaluer, il est clair que les activités proposées par l'OND ont pu séduire les jeunes générations de la classe ouvrière comme l'a suggéré Maurizio Gribaudi¹. Elles sont, en tout cas, citées comme modèle à suivre par les reportages souvent complaisants de la presse sportive française et n'échappent pas à l'attention des ligues d'extrême droite française. Dès 1934, au sein des Croix de feu, est créée la SPES (Société de préparation et d'éducation sportive) qui a pour but de « rendre aux enfants le goût de l'éducation physique liée aux valeurs morales et le développer ensuite vers la compétition »².

Entre politique publique et sport affinitaire (1936-fin des années 1950)

Avec le Front populaire naît la première politique sportive lancée dans l'Hexagone. Une expérience surtout fondatrice étant donné la courte durée de vie des gouvernements de rassemblement populaire. Elle n'en offre pas moins un cadre favorable à l'essor d'un sport ouvrier, dit aussi travailliste, réuni. On serait tenté de faire la même remarque pour les quinze ans qui courent après la Libération en France et Italie, si la prégnance de la culture sportive « bourgeoise » et les effets de la guerre froide n'avaient pas limité pas l'action

1. Maurizio Gribaudi, *Mondo operaio e mito operaio*, Turin, Einaudi, 1987.

2. Jacques Nobécourt, *Le colonel de La Rocque, 1885-1946, ou les pièges du nationalisme chrétien*, Paris, Fayard, 1996, p. 658-659.

des fédérations sportives liées aux partis communistes.

Le moment sportif du Front populaire

Avant même la constitution du Front populaire, le mouvement sportif ouvrier français se réunifie. Le 24 décembre 1934 la FST et l'USSGT fusionnent au congrès de la Grange aux Belles à Paris en y fondant la Fédération gymnique et sportive du travail (FSGT). La FSGT reste dominée par les anciens de la FST, dont le dernier secrétaire, Auguste Delaune, dirige l'organisme unifié. Forte de son unité, la fédération milite pour une politique volontariste : dépense publique d'un milliard de francs pour relancer l'équipement en stades et piscines, généralisation des offices municipaux du sport, interdiction des subventions aux clubs professionnels et création d'une université sportive populaire.

Ces demandes sont entendues par le gouvernement de Front populaire. Outre les lois sociales de 1936, Léo Lagrange, sous-secrétaire d'État socialiste aux sports et aux loisirs, parvient, malgré les difficultés budgétaires, à faire passer les subventions étatiques à la réalisation d'équipements sportifs de 4 millions de francs en 1935, à 24 millions en 1936 et 39 millions en 1937, pour revenir à 24 millions en 1938. Lagrange soutient ainsi les politiques sportives lancées par les municipalités de gauche depuis la seconde moitié des années vingt.

Il sait aussi s'appuyer sur les fédérations affinitaires proches du Front populaire comme l'Union française des œuvres laïques d'éducation physique (UFOLEP), forte alors de 350 000 membres et dont Lagrange deviendra président en 1939. La FSGT est

aussi la grande bénéficiaire de cette politique de sport de masse, malgré les réticences de certains maires socialistes qui la considèrent avant tout comme une organisation communiste. Les effectifs de la fédération unifiée passent d'environ 18 000 licenciés en 1934 à environ 100 000 en 1938 répartis dans 1 500 clubs. De même, les compétitions organisées par des organes de gauche comme le cross de *L'Humanité* depuis 1933, celui du *Populaire* à partir de 1937 et le Paris-Roubaix travailliste ainsi que les fêtes de la FSGT, inscrivent définitivement le sport ouvrier au calendrier sportif¹.

Les résistances (sportives) de la Seconde Guerre mondiale

L'unité de la FSGT est vite remise en cause par la répression qui frappe les communistes après l'interdiction du PCF le 26 septembre 1939. La fédération est épurée de ses dirigeants communistes qui reconstituent bien vite une FSGT clandestine. L'existence de la FSGT officielle, comme celle de l'UFOLEP, n'est pas remise en cause par le premier commissaire aux sports de Vichy, l'ancien champion de tennis Jean Borotra. Son successeur, l'ex-rugbyman Joseph Pascot, fait preuve de moins de libéralisme. Les deux fédérations sont supprimées à l'été 1942.

Les dirigeants de la FSGT clandestine sont alors passés en résistance. Auguste Delaune est torturé à mort par les nazis en septembre 1943. La FSGT diffuse un organe clandestin, *Sport Libre*, qui dénonce la déportation du nageur Alfred Nakache et de sa famille et l'arrestation de Delaune. Toutefois, si le périodique brocarde volontiers le «Kolonel Ronchonnot Pascot»², il critique peu, sur le fond, l'action du Commissariat. C'est que la politique de Vichy a contribué à un décollage de la pratique sportive y compris dans les milieux populaires et que la FSGT peut donner l'exemple, à l'instar des mouvements de résistance, d'un «singulier exemple de confusion idéologique»³, en se préoccupant

1. Sur la politique sportive du Front populaire et ses liens avec le sport ouvrier, cf. Pascal Ory, *La Belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire 1935-1938*, Paris, Plon, 1994, notamment p. 724-729.

2. «Bravo les footballeurs parisiens», *Sport libre*, janvier 1944.

3. Jean-François Muracciole, *Les projets de la France libre et de la Résistance en matière d'éducation (enseignement, jeunesse, sport, culture) 1940-1944*, thèse de doctorat d'histoire sous la direction de Jean-François Sirinelli, Lille, Université de Lille 3, 1995, p. 789.

elle aussi de la «régénération» de la jeunesse française.

Les voies étroites du sport ouvrier

Malgré l'ampleur des destructions provoquées par les combats de la Libération, l'après-guerre est en apparence favorable à la reprise ou au développement du sport ouvrier français et italien. Les partis communistes sont désormais en position dominante sur la gauche de l'échiquier politique sur les deux versants des Alpes, la classe ouvrière est en voie d'homogénéisation et l'État et les municipalités ont définitivement inscrit le sport au rang de leurs préoccupations.

Dans la réalité les choses sont moins évidentes. Même si l'URSS accepte désormais de participer à l'internationalisme sportif «bourgeois» et propose ainsi un autre modèle de sport de haut niveau, le sport communiste ne parvient pas à imposer son hégémonie sur la culture sportive. Alors que le parti a tenté de lancer en 1945 le journal *Sports*, c'est *L'Équipe* fondée un an plus tard par les anciens de *L'Auto* qui s'impose comme le quotidien sportif de référence.

Reste l'action des organisations sportives affinitaires. L'article premier des nouveaux statuts de la FSGT revendique le projet de former des citoyens responsables, «de les préparer à leur rôle de citoyens au service d'une République laïque et démocratique». Même si elle revendique plus de 250 000 membres en 1946, la FSGT n'est qu'un élément du paysage sportif français. Et comme le montre l'exemple de Lens étudié par Marion Fontaine, le football, sport ouvrier par excellence, qu'il soit corporatif ou professionnel, est plutôt porteur, après la nationalisation des Houillères, des valeurs traditionnelles de la classe ouvrière, «solidarité, courage, virilité»⁴ que des mots d'ordre communistes propagés par la CGT et le PCF. Outre l'ancrage naturel qu'elle trouve dans les «banlieues rouges», la FSGT, touchée à nouveau par une scission de sa minorité socialiste en 1950, s'affirme dans la promotion du sport éducatif et la formation des professeurs d'éducation physique et sportive, via les fameux *Mementos FSGT* inspirés par les travaux de Maurice Baquet. L'heure est alors au sport pour tous et à des formules se démarquant de l'esprit compétitif des fédérations disciplinaires, à l'instar

4. Marion Fontaine, «“Lens-les-Mines”. Le football et les cités», *Histoire & Sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, n° 18-19, juin 2006, p. 188. Voir aussi *Le Racing Club de Lens et les «Gueules noires»*. *Essai d'histoire sociale*, Paris, Les Indes savantes, 2010.

des championnats de football à sept toujours organisés par la FSGT.

C'est en Italie que la politisation du sport ouvrier est finalement la plus forte après 1945. C'est que la chute du fascisme n'a pas mis fin à l'instrumentalisation du sport italien. L'Église catholique et la Démocratie chrétienne entendent en effet combattre l'«hydre» communiste sur les terrains de sport via le Centro Sportivo Italiano (CSI) et les sociétés Libertas. De son côté, le PCI crée en 1948 l'Unione Italiana Sport Popolare (UISP) qui, d'après la police du ministre de l'intérieur démocrate-chrétien Mario Scelba, se propose, en se cachant «derrière le paravent sportif, d'initier les jeunes à l'idéologie marxiste et, en même temps, de les instruire militairement pour constituer, ainsi, une force à employer éventuellement au moment opportun.¹»

Au vrai, l'UISP va surtout se développer au sein des municipalités communistes du centre de l'Italie et accompagner les réalisations du communisme municipal, notamment dans le Bologne de Giuseppe Dozza, tout en perdant son combat contre le CSI. Dans Le petit monde de don Camillo de Giovanni Guareschi, ce sont les ouailles du prêtre qui perdent le match de football contre les camarades de Peppone lors de l'inauguration du «Centre récréatif populaire»² mais, dans la réalité, l'hégémonie culturelle et politique est remportée par les catholiques, comme l'illustre la diffusion de l'expression «calcio d'oratorio» pour désigner le football amateur³. De

1. Cité dans Paul Dietschy, «Sport et communisme en Italie: le cas de l'Union Italienne du Sport Populaire au lendemain de la Seconde Guerre mondiale» in Alban Lebecqz (dir.), *Sports, éducation physique et mouvements affinitaires au XX^e siècle*, tome 1, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 85.

2. Dans le chapitre «La disfatta», «La défaite», de Don Camillo. *Mondo piccolo* publié en 1948 et traduit en français sous le titre *Le petit monde de don Camillo*.

3. C'est-à-dire le football de paroisse promu par les prêtres sportifs et le CSI. L'expression «calcio

fait, pour l'UISP, qui poursuit dans le champ du sport la stratégie des dirigeants du PCI de conserver «en permanence un lien avec la culture libérale et avec d'autres secteurs de la société civile italienne»⁴, la voie du sport est étroite. Comme le révèlent les pages sportives de *L'Unità*, il est en effet difficile de construire une contre-société du muscle tout en satisfaisant l'appétence des ouvriers pour le sport-spectacle. À l'instar de la FSGT, l'UISP déploie son action, à partir des années 1960, vers le sport pour tous, ce qu'elle fait aujourd'hui avec succès en défendant des positions progressistes.

Conclusion

La période qui va de 1914 au début des années soixante a donc vu la mise en place de fédérations sportives liées au mouvement et aux partis ouvriers. S'ils ont tenté de mettre sur pied une sorte de contre-société sportive, s'opposant à l'élitisme et au culte du champion, ces organismes n'ont pas réussi à s'imposer comme lieu de pratique de référence pour les jeunes ouvriers. Les vicissitudes de l'histoire, notamment en Italie où la répression fasciste puis démocrate-chrétienne a éradiqué puis rendu difficile le développement du sport ouvrier, et le fait que beaucoup d'ouvriers ont été sensibles aux séductions du sport «bourgeois» ou ont tenu l'espace sportif pour un lieu de relative neutralité, ont sans doute joué pour beaucoup dans ce relatif échec. Reste que l'action des héritiers de ces temps de luttes sociales et politiques, la FSGT en France, l'UISP en Italie, reste toujours plus nécessaire dans un sport gagné par la marchandisation et de plus en plus négligé des pouvoirs publics.

populaire», chère à l'UISP ne s'est pas inscrite dans l'imaginaire et l'expérience sportifs des Italiens. Cf. la thèse de Fabien Archambault, *Le contrôle du ballon. Les catholiques, les communistes et le football en Italie, de 1943 au tournant des années 1980*, Grenoble, Université Grenoble 2, 2007.

4. Marc Lazar, *Maisons rouges. Les Partis communistes français et italien de la Libération à nos jours*, Paris, Aubier, 1992, p. 268.



Socialistes et communistes furent méfiants à l'égard du sport, qu'ils considéraient comme l'expression des loisirs bourgeois, méfiance encore plus forte s'agissant de la gymnastique en raison de son caractère nationaliste et paramilitaire (Archives Giunti).

Les mineurs à la conquête du football

Modernisation sportive et construction identitaire dans le monde ouvrier français des années 1920 aux années 1960

Marion Fontaine

Le football, à partir du moment où il devient une pratique, puis un spectacle de masse, participe à la construction comme à la mise en scène d'imaginaires sociaux et d'appartenances collectives. Il a ainsi constitué en Angleterre un support d'identification pour la classe ouvrière, le symbole à la fois de sa spécificité et de son intégration à la collectivité nationale¹. Cela semble moins net dans une France où le football n'a longtemps constitué qu'une passion par intermittence², où la fonction identitaire qui, ailleurs, était visiblement accordée à ce sport est demeurée plus difficilement perceptible.

Il est pourtant des lieux où le phénomène s'observe, à Lens par exemple³. Capitale du Pays Noir, du bassin minier qui couvre une partie des deux départements français du Nord et du Pas-de-Calais, la ville a fait, jusqu'à aujourd'hui, une place privilégiée au football à travers son club professionnel, le Racing Club de Lens (RCL). L'aura du club a résulté, et d'une certaine manière résulte encore, de sa capacité à incarner un « Nous » ouvrier, à être le support sportif d'une appartenance à la fois sociale et locale, le symbole d'une communauté ouvrière, celle des mineurs du Nord. Le club et son stade ont ainsi concentré une ferveur telle qu'elle continue à être présente même après que le monde minier se soit dissolu sous l'effet de la désindustrialisation.

Le cas lensois paraît donc attester l'aptitude presque naturelle du football à constituer « le » sport par excellence des ouvriers, à s'intégrer à leur mode de vie, à leur culture, au point de constituer un élément majeur dans la définition qu'ils donnent d'eux-mêmes et

affirment face aux autres. Pourtant, le rapport que les mineurs de Lens entretiennent avec le football, à partir du moment où celui-ci commence à se diffuser parmi eux, d'abord comme pratique, ensuite comme spectacle, laisse à penser que les choses n'ont pas obligatoirement cette allure d'évidence. La conquête ouvrière du football n'est pas donnée à l'origine ; elle relève d'un processus complexe et plus ambigu qu'on ne pourrait *a priori* le penser. Cette ambiguïté tient notamment au fait que la constitution du football en support identitaire n'est pas le pur produit des forces ouvrières, mais s'appuie aussi sur des institutions qui encouragent la diffusion de ce sport et cherchent, sinon à l'instrumentaliser, au moins à lui donner un sens. Toute la difficulté est de saisir cette dimension institutionnelle sans occulter la part bien réelle de l'autonomie ouvrière. Il s'agit, en d'autres termes, d'articuler l'encadrement du football et ce qu'en fait la communauté minière, en matière d'organisation comme dans les représentations qui s'ébauchent, circulent, se modifient et matérialisent progressivement un processus d'identification fondé sur le sport.

L'enjeu est donc de décrypter un processus, tenu par des institutions, obéissant à des mécanismes d'investissement singuliers et dépendant en outre d'un contexte qui n'est pas uniquement sportif. Comprendre l'enracinement du football parmi les mineurs implique en effet de prendre en compte des éléments qui ne sont pas seulement footballistiques et relèvent, plus largement, des formes mouvantes de la vie collective au sein de ce monde ouvrier⁴. On commencera, dans ces conditions, par cerner les limites de la première croissance du football dans l'entre-deux-guerres, avant d'examiner ce qui permet par la suite à la communauté minière d'investir davantage ce sport, pour s'interroger alors

1. Nicholas Fishwick, *English Football and society, 1910-1950*, Manchester/New York, Manchester University Press, 1989. Richard Holt, « Working Class Football and the City: The Problem of Continuity », *British Journal of Sport History*, vol. 3, mai 1986, n° 1, p. 5-17.

2. Patrick Mignon, *La passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 185-198.

3. On se permettra de renvoyer à Marion Fontaine, *Le Racing Club de Lens et les Gueules noires. Essai d'histoire sociale*, Paris, Les Indes Savantes, 2010.

4. Philippe Ariès, « Au Pays noir, la population minière du Nord-Pas-de-Calais », in *Histoire des populations françaises*, Paris, Seuil, 1971, p. 69-118. Claude Dubar, Gérard Gayot, Jacques Hédoux, « Sociabilité et changement social à Sallaumines et à Noyelles-sous-Lens », *Revue du Nord*, n° 253, avril-juin 1982, p. 365-463.

sur la manière dont le football se relie à la vie de cette communauté.

Les difficultés de l'ouvriérisation du football

Le football fait son apparition dans la région de Lens à la fin du 19^e siècle¹. Propagé par la jeunesse des lycées et par les classes moyennes, il ne touche d'abord guère le monde ouvrier. La fondation du RCL en 1906 en apporte la preuve paradoxale. Club des «établis» du centre de Lens², il regroupe les employés, les commerçants et en général les élites non-minières de la ville. Il constitue aux yeux de ces vieux Lensois une forme supplémentaire de distinction, une façon de se retrouver entre eux, autour d'un nouveau sport, en excluant la population ouvrière qui s'est progressivement agglomérée dans les cités bâties à proximité des différentes fosses d'extraction, à la périphérie de la ville. Il faut donc attendre, comme un peu partout en France³, les lendemains de la Première Guerre mondiale pour voir le football connaître une diffusion plus massive et commencer à intéresser vraiment le peuple des cités.



«Allez tous au match».

Affiche pour le match RCL-FC Rouen du 6 octobre 1935.
Source : Archives municipales de Lens [4Fi 941].

L'apprivoisement d'un nouveau sport

«Maintenant, c'est surtout le football qui plaît»⁴. Tel est le constat que font en 1928 les dirigeants de la compagnie des Mines de Lens, en observant que l'on trouve désormais dans chacune des cités une équipe, à laquelle la compagnie fournit gracieusement un terrain⁵. Si ce terrain se réduit bien souvent à une esplanade grossièrement aménagée, il est vrai que dans ces cités aux allures d'enclaves, dont la compagnie contrôle presque toute la vie (emploi, logement, infrastructures, éducation, santé, loisirs, etc.), le football trouve peu à peu sa place.

Les amateurs du ballon rond ne se contentent d'ailleurs pas des terrains explicitement prévus à cet effet; les places et même les rues deviennent autant de lieux de propices à l'organisation de matchs informels. Les joueurs permutent pour s'affronter dans d'interminables parties, où le plaisir du jeu, de la dépense physique, du but marqué, de la belle passe, entrent pour une part essentielle. Aussi évanescents⁶ soit-il, ce football de rues est un élément essentiel dans ce premier investissement de la pratique. Les représentants de la hiérarchie minière le tolèrent, mais tiennent en revanche à conserver le monopole de l'encadrement formel du football, dans les écoles privées de la compagnie et surtout dans les associations de loisirs attachées à ces écoles. Dans certaines cités, à Saint-Pierre (cité de la fosse 11) ou à Wingles (cité de la fosse 7), les équipes créées par ces sociétés⁷ commencent à devenir, dès les années trente, les porte-drapeaux sportifs de ces quartiers qui fonctionnent comme autant d'entités séparées. Elles alimentent, à travers le football, la conscience qu'ont les habitants de ces cités de leur singularité, l'attachement qu'ils portent à ces quartiers, qui apparaissent comme autant de «petites patries» au sein du territoire de Lens.

1. Olivier Chovaux, *50 ans de football dans le Pas-de-Calais. Le temps de l'enracinement (fin XIX^e-1940)*, Arras, Artois Presses Université, 2001, p. 21-85.

2. Voir les premières pages de l'album édité par le club en 1956: Services de Communication du groupe de Lens-Liévin des Houillères Nationales, *Album du Cinquantenaire*, Lens, Grands Bureaux du groupe de Lens-Liévin.

3. Elisabeth Lè-Germain et Philippe Tétart, «Naissance et développement du spectacle sportif (1880-1939)», in Philippe Tétart (dir.), *Histoire du Sport en France. Du Second Empire au régime de Vichy*, vol. 1, Paris, Vuibert/Musée national du sport, p. 227-259.

4. Archives du Centre Historique Minier de Lewarde (CHML), n° 1696, «Société des Mines de Lens, Reconstitution sociale et industrielle» (tiré à part de *Nord Magazine*), Lille, Imprimerie Danel, 1928.

5. CHML, C4 37 (organisation des loisirs au sein de la compagnie de Lens durant les années 1930).

6. Les traces que laisse ce football de rue sont très rares. Voir cependant le «Portrait des footballeurs de la place Balzac» dans *Notre Mine. Journal du Groupe de Lens*, n° 2, avril 1949. Grégory Frackowiak, «Théodore Skludlpaski dit "Théo". Essai de biographie d'un galibot footballeur», *Revue du Nord*, n° 355, avril-juin 2004, p. 368.

7. Archives Départementales du Pas-de-Calais (ADPC), Tsupp 145, Tsupp 272, M223 (organisation des sociétés sportives durant les années 1930).

Reste qu'une telle incorporation du football à la vie des cités n'apparaît encore que de manière partielle. Si elle est perceptible dans les cas de Saint-Pierre ou de Wingles, ailleurs, à Hulluch (fosse 13) ou à Saint-Théodore (fosse 9), les équipes ne rassemblent une partie des jeunes que dans le cadre scolaire ; elles ne les retiennent guère ensuite et n'ont parfois qu'une existence toute théorique. Ne comptant que sur une poignée de membres, bornant leurs activités à quelques matchs sans grand écho, même dans le voisinage, ces équipes témoignent de leur difficulté à échapper à leur statut de créature patronale. Encouragé, comme la gymnastique avant la guerre, par les dirigeants des Mines dans le but d'éduquer, de discipliner la jeunesse et de la fixer dans les cités, le football, prisonnier du carcan des sociétés scolaires, reste empreint de cette représentation autoritaire et hiérarchique et peine à s'inscrire dans des formes associatives susceptibles de rassembler plus largement les communautés qui font vivre les quartiers ouvriers. Les équipes formalisées demeurent en nombre restreint : pas plus d'une par cité, alors que ces dernières comptent parfois plusieurs milliers d'habitants. Elles restent par ailleurs strictement contrôlées par la hiérarchie minière, dans le cadre d'un paysage associatif qui, dans les années trente, se caractérise par sa rigidité, sa relative fixité.

On ne trouve ainsi presque aucune trace de clubs dans les cafés, qui sont pourtant les lieux par excellence où s'abrite une sociabilité ouvrière moins exposée à la mainmise patronale¹. Alors que ces cafés sont le siège, non seulement de la vie syndicale et politique, mais aussi de très nombreuses associations ludiques, allant des fanfares aux groupes colombophiles en passant par le théâtre, les sociétés de conscrits ou les caisses de solidarité, on n'y voit aucune équipe de football. Il est vrai que la compagnie, qui est maîtresse du territoire et conserve de ce fait la mainmise sur les terrains sportifs, ne prête ces derniers qu'aux sociétés qu'elle contrôle et bloque de ce fait le développement d'éventuelles équipes liées à ces cafés : à quoi bon avoir un siège s'il est impossible d'obtenir un terrain pour s'entraîner et pour jouer des matchs officiels ?

Mais sans doute n'est-ce pas la seule raison. Dans ce monde ouvrier récemment

formé, encore marqué par ses racines rurales², le football subit la concurrence d'autres loisirs plus anciennement investis, comme le jardinage et surtout la colombophilie. Sa diffusion se heurte aussi à des activités qui, depuis la fin du 19^e siècle, sont devenues des éléments à part entière de la culture ouvrière³, y compris dans sa dimension politique. C'est le cas en particulier des formations musicales ou des associations de gymnastique qui, durant l'entre-deux-guerres, sont encore de toutes les manifestations, festives ou militantes, à travers lesquelles s'anime la vie des cités. L'action des organisations ouvrières, en particulier celle des représentants du très puissant syndicat CGT des Mineurs, étroitement lié à la municipalité socialiste de Lens, reflète cette relative extériorité du football par rapport à la vie collective des mineurs, et tend à l'accentuer. Méfiants à l'égard des nouveaux sports athlétiques, jugés trop peu éducatifs⁴ et trop asservis à la hiérarchie minière, ces leaders ouvriers ne s'y intéressent guère et ne manifestent aucune volonté de s'y impliquer. Réfugiés dans leurs cafés, ils préfèrent veiller aux activités des gymnastes, participer aux concours colombophiles, entendre défiler les fanfares et laissent à d'autres le soin de s'occuper du football⁵.

De la pratique au spectacle : les premiers pas du RCL professionnel

Ces autres, c'est-à-dire les dirigeants de la compagnie, ne se contentent pas de s'intéresser à la pratique en amateur. Soucieux d'offrir aux mineurs une « saine » distraction, qui les éloignerait des poisons alcoolisés ou politisés que l'on trouve dans les cafés, ils s'engagent aussi dans la promotion du spectacle. C'est ainsi que les Mines de Lens prennent en 1934 le contrôle du RCL, lui donnent les moyens de devenir professionnel et lui offrent pour écran la nouvelle enceinte sportive qu'elles viennent tout juste de faire construire : le stade

.....
2. Madeleine Rebérioux, « Conscience ouvrière et culture ouvrière », *Historiens et Géographes*, n° 390, octobre 1995, p. 219-227.

3. Diana Cooper-Richet, *Le peuple de la nuit*, Paris, Perrin, 2002, p. 142-147, p. 154-156. Sur le poids plus général de la gymnastique en France, Jacques Defrance, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2003, p. 14-15.

4. Sur cette méfiance, Nicolas Ksiss, « Football et société en région parisienne », *Sociétés et représentations*, décembre 1988, n° 7, p. 77-88.

5. Comme le déplore un des rares militants socialistes locaux engagés dans le domaine sportif dans *Le Réveil du Nord* du 31 août 1938.

.....
1. ADPC, M. 6914, déclaration d'associations, 1919-1944.

Félix Bollaert, baptisé du nom du président du conseil d'administration de la compagnie¹.

En accompagnant la professionnalisation du club, dont le fonctionnement est rationalisé et modernisé, sous la houlette de leurs ingénieurs et employés administratifs, les Mines de Lens prennent, à l'échelle du bassin, une décision novatrice. Alors que les compagnies rivales² restent figées dans une conception traditionaliste des loisirs sportifs, envisagés uniquement sous l'angle de la pratique, de la régénération des corps et de l'acculturation aux valeurs d'autorité et de discipline, ils saisissent, eux, l'enjeu du spectacle. En se rapprochant d'initiatives qui sont davantage le fait des responsables des nouvelles firmes automobiles, Peugeot en France ou la famille Agnelli à Turin³, ils comprennent que le football professionnel peut devenir un outil publicitaire et le support d'un consensus nouveau entre dirigeants et ouvriers de l'entreprise minière. Dans cette perspective, la compagnie, non contente d'offrir son soutien logistique et matériel, apporte aussi aux nouveaux responsables du RCL d'importants moyens financiers. Ceux-ci permettent de recruter des joueurs français (Georges Beaucourt) ou étrangers (Anton Marek, originaire d'Autriche, Ladislav Schmidt dit Siklo, arrivé de Budapest)⁴, destinés à former une équipe prestigieuse et compétitive, capable de retenir l'attention des mineurs et de porter au dehors la réputation de modernisme de l'entreprise.

Est-ce à dire pour autant que le club se mue, dès cette époque, en support de l'identité des Gueules noires de Lens ? On peut en douter et il n'est d'ailleurs pas certain que cela constitue une préoccupation majeure aux yeux des dirigeants de la compagnie. Si ceux-ci témoignent d'une volonté d'instrumentaliser la distraction qu'est censé procurer le spectacle du football, ils n'accordent pas à celui-ci de fonction symbolique particulière. Ils attendent avant tout de l'équipe qu'elle présente un spectacle attractif et de qualité, sans lui demander de représenter le groupe minier tout entier. Ils ne recourent ainsi que

modérément à un recrutement localisé (rares sont à cette date les joueurs du RCL qui sont d'origine ouvrière) et, de manière générale, insistent peu sur les liens qui pourraient être établis entre l'équipe et la communauté minière, à travers la formation des joueurs ou la définition d'un style de jeu spécifique. L'équipe doit plaire et retenir l'attention des mineurs, le temps du match au moins, mais continue à relever davantage de la marque de standing que du signe identitaire.

Cette identification paraît aussi irréaliste du côté des ouvriers. Comme on l'a vu, à cette date ces derniers apprennent le football, comme pratique et comme spectacle⁵, sans en faire encore un loisir prédominant et occupant une place centrale dans leur vie sociale. Rien ne le démontre mieux que le Supporters Club Lensois (SCL)⁶. Créée en 1926, l'association de supporters constitue déjà une formation dynamique, multipliant les activités, qu'il s'agisse de festoyer avec les joueurs ou d'organiser les premiers déplacements. Pourtant, si elle attire déjà des mineurs dans ses rangs, ceux-ci n'y occupent pas une place de premier plan. Comme dans le cas des équipes d'amateurs, le supporterisme lensois se tient éloigné des lieux où s'anime véritablement la sociabilité des cités⁷. Installé au centre-ville, le SCL vit ainsi au rythme des vieux Lensois, des élites ou au moins des classes moyennes de Lens. Si ces « établis » ont en effet perdu, avec la professionnalisation, le contrôle du club, ils se réfugient au SCL, qui devient pour eux un lieu où se prolonge l'atmosphère d'antan, celle d'avant la professionnalisation. L'organisation de supporters a moins les traits d'un rassemblement ouvrier que ceux d'un groupe d'initiés, qui se reconnaissent au stade par l'insigne qu'ils portent à leur boutonnière et font partie des privilégiés qui participent aux premiers déplacements en forme d'expédition, à Paris ou au Pays de Galles⁸.

La conquête ouvrière du football n'est donc achevée, ni sur le plan des équipes d'amateurs, ni même sur le plan du spectacle. Le problème n'est pas tant ici la présence, récurrente, en

1. Olivier Chovaux, *50 ans de football dans le Pas-de-Calais*, op. cit., p. 204-263.

2. Voir le portrait des œuvres sociales minières présenté dans *Nord Industriel*, numéro spécial, 27 mai 1937.

3. Paul Diestchy, Antoine Mourat, « Professionnalisation du football et industrie automobile : les modèles turinois et sochaliens », *Histoire et Sociétés*, n° 18-19, juin 2006, p. 154-175.

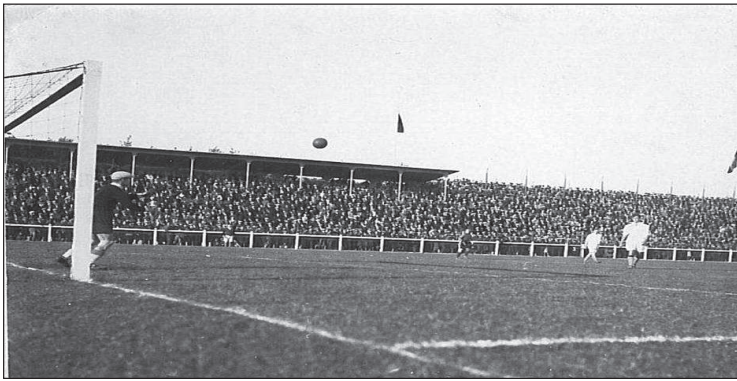
4. Sur le recrutement du RCL durant les années 1930, *50 ans de football dans le Pas-de-Calais*, op. cit., p. 286-310.

5. En assistant à un match en 1937, certains avouent que c'est « la première fois qu'ils voient jouer à la balle » : *Sang et Or. Organe périodique et officiel du Racing Club de Lens et du Supporters Club Lensois*, 25 décembre 1937.

6. Catherine Carpentier-Bogaert et al., *Le peuple des tribunes, Les supporters de football dans le Nord-Pas-de-Calais*, Béthune, Musée d'ethnologie régionale, 1998, p. 153-154.

7. Il n'y a pas non plus de sections de supporters dans les cités, voir *Sang et Or*, 15 septembre 1937.

8. *Sang et Or*, 17 octobre et 21 novembre 1937.



Un match au stade Bollaert. Saison 1935-1936.

Source : Archives municipales de Lens [4Fi941].

France ou ailleurs, des non-ouvriers, ici celle des représentants de la hiérarchie minière ou des élites du centre-ville, que la très faible influence de la communauté ouvrière sur les formes alors prise par ce sport. Si les mineurs, particulièrement encouragés dans ce domaine par la compagnie de Lens, adoptent peu à peu le football, ils n'y impriment pas encore leur marque, comme si celui-ci leur demeurerait encore en partie étranger.

Quand le football devient identité

Un basculement s'opère au cours des années quarante. Dans un contexte social et politique très agité, de la guerre à la nationalisation des compagnies minières¹, l'extension du football se conjugue cette fois avec une transformation des cadres de la pratique. Celle-ci rend possible un investissement ouvrier plus marqué, un investissement observé avec une attention non dénuée d'arrière-pensées par certains acteurs majeurs du monde lensois.

Conquête du jeu, conquête par le jeu

L'occupation du Nord de la France, durant la Seconde Guerre mondiale, constitue l'un des facteurs de l'accélération de la diffusion du football. Si les autorités allemandes, obsédées par le souci d'empêcher tout attroupement susceptible de virer à la contestation, interdisent la réunion de toutes les associations de loisirs², à commencer par les fanfares et les clubs colombophiles, elles se montrent beaucoup plus conciliantes dans le domaine des sports athlétiques. À l'inverse

de la musique ou de la gymnastique, ceux-ci passent en effet pour être naturellement apolitiques et peuvent par ailleurs être plus facilement cantonnés à l'enceinte des stades³. L'occupant ne voit donc aucun inconvénient, au contraire, à encourager des activités qui, espère-t-il, pourront servir d'exutoire à une jeunesse surexploitée et détourner l'attention de la population. Si cet encouragement ne calme guère les tensions, de plus en plus aiguës dans le bassin au fur et à mesure de l'avancement de la guerre, il nourrit cependant bel et bien l'intérêt de la population ouvrière pour le football. En raison de l'interdiction de la plupart des activités ludiques d'avant-guerre, la formation d'une équipe devient l'un des rares moyens de se réunir, d'entretenir, sans être trop inquiété, des liens de solidarité⁴ immédiats entre mineurs d'une même fosse, ouvriers d'une même usine, et surtout d'échapper à la pesanteur de l'atmosphère de la zone occupée.

Dès cette époque, la multiplication des équipes de football reflète davantage les affinités plurielles, territoriales, ethniques, professionnelles qui tissent la trame de la communauté minière. Le phénomène ne fait que croître au moment de la nationalisation des compagnies en 1944. Cette nationalisation ne se résume pas seulement à un changement de propriétaire et s'accompagne d'une explosion sociale sans précédent, d'un rejet protéiforme du carcan patronal qui enserrait la vie des cités ouvrières. Au cœur de ces cités, on assiste alors à une véritable prolifération d'équipes,

1. Étienne Dejonghe, « Les Houillères à l'épreuve », *Revue du Nord*, n° 227, octobre-décembre 1975, p. 642-667.

2. Ordonnance du 12 novembre 1940, ADPC, 1Z 1022.

3. Étienne Dejonghe, Yves Le Maner, *Le Nord-Pas-de-Calais dans la main allemande*, Lille, La Voix du Nord, 1999, p. 218.

4. Comme le montre la formation d'équipes de football au sein de certains ateliers et services des Mines de Lens : par exemple ADPC 1Z 1022, lettre du 15 novembre 1943.

parfois assistées de microsociétés de supporters¹. Si elles attestent la vogue croissante du football, elles témoignent aussi d'une volonté ouvrière de s'approprier, du fond des fosses aux terrains de jeu, des lieux et des activités qui se trouvaient auparavant presque exclusivement sous le contrôle de la hiérarchie minière. Il s'agit la plupart du temps d'initiatives désordonnées et informelles : les équipes qui sont formées ne durent que le temps de quelques matchs, au profit d'un camarade blessé, de la caisse de solidarité de la fosse, à l'occasion de fêtes ou de manifestations militantes. Il reste que ces initiatives transforment, au moins dans un certain nombre de cas, les structures très rigides qui encadraient jusque-là le football dans les cités.

Ainsi, à Wingles², ce n'est plus une, mais quatre équipes de football qui se disputent désormais les faveurs des mineurs, tout en échangeant parfois, entre joueurs ou supporters, quelques horions au moment des matchs. Équipes du syndicat ou de localité, équipe des mineurs de fond ou des ouvriers des ateliers, elles traduisent, de manière plus immédiate et plus intense que dans la période précédente, les tensions de toute sorte qui traversent le village minier. C'est encore plus visible à la cité de la fosse 11, où l'association d'avant-guerre est balayée par un nouveau club, qui s'installe dans l'un des cafés de la fosse tout en prenant possession du stade³. Aspirant à réunir, sur et autour du terrain, les sportifs de la cité, la société est emmenée par les mineurs d'origine polonaise et yougoslave du quartier. Ceux-ci entendent incarner à travers leur équipe une appartenance sociale et locale, un « Nous » du 11, un « Nous » qui comprend par ailleurs une dimension explicitement militante (l'équipe est soutenue par les leaders syndicaux et ouvriers de la cité). Jeunes joueurs et spectateurs adultes se rassemblent autour du stade, accumulent les matchs et les fêtes, entre un meeting et un concert d'accordéon. Le club de quartier devient le représentant autonome d'une identité territoriale, sociale et parfois politique, celle des « Rouges » du 11⁴.

La conquête du football est ici synonyme d'une conquête des cités par le football, d'un investissement par le jeu d'espaces auparavant dominés par les Mines. Même si la dynamique des premières années finit par s'épuiser, elle traduit et accentue un changement plus global, à travers lequel le football devient moins le fait du prince que celui de la communauté minière tout entière.

Entre les communistes et les Houillères : la nouvelle signification du football

Les militants du Parti communiste qui, à la Libération, prennent le contrôle du syndicat CGT des mineurs et deviennent l'une des premières forces politiques du bassin, ne sont pas insensibles à ce changement. Sûr de leur force, ces militants aspirent à devenir les représentants par excellence du monde minier⁵, à se couler dans ces formes, à épouser ses aspirations, ses valeurs et ses particularismes identitaires. En outre, à l'inverse de leurs aînés socialistes, qui demeuraient fidèles à la gymnastique, ils sont, eux, d'une génération qui préfère le football. Jeunes militants du Parti ou responsables syndicaux, ils sont ainsi au cœur de l'effervescence sportive qui parcourt alors les cités. Partageant la nouvelle passion des mineurs pour le football, ils cherchent aussi à prolonger leur influence à travers l'animation des équipes, voire à faire de la camaraderie sportive l'un des supports de la camaraderie militante. Leur intervention ne concerne pas uniquement la pratique. Les communistes du Nord-Pas-de-Calais sont loin en effet de condamner le spectacle⁶, pourtant marqué du sceau du capitalisme, qu'offrent les footballeurs professionnels. À Lens, ils partagent au contraire, au point de délaisser leur permanence les jours de match, l'enthousiasme que manifeste de plus en plus la population ouvrière à l'égard d'un RCL pourtant toujours dominé par la hiérarchie minière.

Les communistes ne se contentent pas de partager cet enthousiasme. Tendus entre une réelle ferveur sportive et leur intérêt militant,

1. *La Tribune des mineurs*, journal du syndicat CGT des Mineurs consacre de nombreux articles au développement de ces équipes, en particulier durant les années 1945-1947.

2. ADPC M6915. *Artois-Sports*, 11 mars 1947. *La Tribune des mineurs*, 16 août 1947.

3. *La Tribune des mineurs*, 24 mai 1947.

4. Jean-Michel Faure, « Les footex de Voutré », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 80, novembre 1989, p. 68-73.

5. Marc Lazar, « Le mineur de fond : un exemple de l'identité communiste », *Revue française de sciences politiques*, avril 1985, p. 190-205.

6. Le rapport qu'ils entretiennent avec le spectacle sportif n'est pas sans parenté avec ce que l'on peut observer, à la même époque, du côté italien, Paul Diestchy, *Football et société à Turin, 1920-1960*, thèse pour le doctorat d'histoire, Lyon 2, 1997, p. 435-452. Fabien Archambault, « Matchs de football et révoltes urbaines », *Histoire et sociétés*, n° 18-19, juin 2006, p. 190-205.



PHOTO « NOTRE MINE - NUIT & JOUR »

Le club des Houillères : l'équipe du RCL pour la saison 1955-1956.

Source : Archives municipales de Lens [4Fi914]. Photographie officielle prise par les photographes de *Notre Mine Nuit et Jour*, journal du groupe de Lens-Liévin des Houillères nationales.

Debout au dernier rang (de gauche à droite) : Sowinski, Sarrazin, Carlier, Wattecamps, Wisniewski, Stiévenard, Dobat, Aurednik, Dumoulin, Duffuler.

Au milieu (de gauche à droite) : Marek (entraîneur), Klaus, Jonsson, Clément, Oswarzak, Courtin, Théo, Ziemczak, Ganczarzik, Battut, Trannin (dirigeant).

ils contribuent à transformer la signification du spectacle du football, en donnant une image publique de son nouvel enracinement ouvrier. Ils sont ainsi à l'origine du premier hebdomadaire sportif régional de l'après-guerre, *Liberté-Sports*. Se voulant populaire, beaucoup plus qu'il ne s'affiche militant, le journal participe à la redéfinition, et d'une certaine manière à la légitimation, du football comme sport essentiellement ouvrier. Très éloigné de l'agoraphobie et de la méfiance à l'égard des manifestations d'enthousiasme qui marquent encore certains médias sportifs, le journal adopte au contraire le point de vue du public installé dans les tribunes les plus populaires. Il vante l'ardeur avec lequel celui-ci soutient son équipe, se fait le porte-parole de sa satisfaction ou de son mécontentement au fil des matches. Plus encore, les journalistes mettent des mots sur ce que ces nouveaux supporters expriment et permettent ainsi d'ancrer, de valoriser une certaine représentation ouvrière du football. *Liberté-Sports* adopte pour étalon un style marqué par la virilité, le sens du collectif, l'éloge des joueurs « courageux et accrocheurs », qui s'opposent aux vedettes et aux dilettantes et se montrent plus soucieux de l'offensive à tout prix que du raffinement technique¹. En imposant comme critère ce style, qui porte le sceau des valeurs ouvrières, le journal octroie officiellement une

coloration identitaire au football, une identité dont l'équipe des « vaillantes Gueules noires », c'est-à-dire le RCL, devient alors, aux yeux de l'hebdomadaire, l'un des premiers porteurs.

Les communistes ne sont pas les seuls à s'intéresser au club et sont rejoints, dans une perspective à la fois opposée et convergente, par les dirigeants du groupe de Lens des nouvelles Houillères nationales. Ceux-ci, en reprenant le contrôle des fosses et des cités, après l'échec des grèves de 1947-1948, doivent alors gérer un groupe que ces grèves ont laissé profondément scindé et amer, marqué par la rancœur envers une hiérarchie qui réaffirme sans nuance son pouvoir. Cette hiérarchie, qui a déjà une solide tradition en la matière, prend donc, elle aussi, très rapidement en compte le nouvel enthousiasme qu'éprouvent les ouvriers à l'égard du football, avec l'espoir qu'il pourra redonner une nouvelle cohésion, purement corporative, au groupe, et constituer un facteur de paix sociale. Si les dirigeants du groupe de Lens tentent en ce sens de remettre de l'ordre dans les équipes des cités, ils se tournent surtout vers le spectacle, c'est-à-dire vers le RCL. Mais, à l'inverse des années trente, ils ne considèrent plus seulement le club comme un élément publicitaire ; ils en font au contraire l'un des éléments centraux de leur politique sociale, un moyen d'assurer la cohésion des mineurs, au-delà des divisions politiques, et de leur donner une image valorisante et

1. *Liberté-Sports*, 26 mai, 22 septembre et 6 octobre 1947.

immuable d'eux-mêmes, pour pallier la présence constante de fortes tensions internes.

Cette évolution se manifeste clairement en matière de recrutement, avec le renforcement des liens tissés entre l'équipe professionnelle et la communauté minière. Les dirigeants du club sont invités à recruter en priorité des « gars de chez nous¹ », formés par le club, directement issus de cette communauté, en particulier de sa composante polonaise (Maryan Winiewski, Théo Szkludlaski, Stephan Ziemczak, Arnold Sowinski, etc.)². Se manifeste aussi la volonté d'encadrer la ferveur ouvrière dont fait l'objet le RCL, à travers l'organisation des supporters. Ce sont les responsables des services sociaux des Houillères qui relancent le SCL, disséminent les sections dans les cités et prennent en main la rédaction du journal *Sang et Or*. Les dirigeants miniers rejoignent ici une intuition décisive des militants communistes — encourager le supporterisme ouvrier et donner un sens au RCL comme représentant des valeurs et de la fierté des Gueules noires — pour contrer l'influence de ces mêmes communistes³, puisque les sections de supporters visent à affaiblir la place que ces derniers ont prise dans une partie des cités.

Communistes et dirigeants des Houillères font ainsi du football un enjeu identitaire, en cherchant à canaliser l'enthousiasme qu'il suscite, notamment du côté des supporters, pour lui faire produire un sentiment d'appartenance et une identité. Cette production repose sur des finalités diamétralement opposées, nourrir l'identité de classe en vue d'une mobilisation militante pour les communistes, entretenir une identité fondée sur des bases purement corporatives et apolitiques du côté des Houillères. Elle s'ancre cependant dans une même volonté d'encadrer l'investissement ouvrier du football et de le mettre au service d'un groupe, dont l'unité et la solidité sont en réalité fort mal assurées.

Le RCL et la représentation de la communauté minière

Les uns et les autres représentent d'ailleurs le club de manière tout à fait similaire : au directeur des Houillères vantant un club qui reflète le « caractère même de la laborieuse population minière : énergie, ténacité et

générosité dans l'effort »⁴, répondent les journalistes communistes célébrant une équipe qui est à « l'image de notre glorieuse corporation. Les joueurs lensois ont apporté au football français les belles qualités qui sont celles des Gueules noires : énergie et opiniâtreté dans le travail et dans la lutte »⁵. Au-delà de ces discours officiels, il s'agit désormais de voir si cette représentation de l'identité minière par le football trouve un écho auprès des mineurs eux-mêmes, est traduite ou retraduite par eux jusqu'à devenir une réalité tangible et, si c'est bien le cas, pourquoi elle le devient.

Le stade Bollaert, théâtre des Gueules noires

Que le football prenne, dans les années cinquante et notamment en terme de spectacle, une importance cardinale paraît incontestable. Le SCL, qui ne comptait que quatre sections en 1949, en dénombre quarante-six en 1956 pour total de cinq mille adhérents⁶. Alors que les sociétés de musique ou de gymnastique s'étiolent, alors même que le dynamisme des équipes de cité s'effrite, les sections de supporters, ancrées chacune dans leur café, se muent en un des principaux centres de la sociabilité des cités⁷. Multipliant les activités qui ne sont pas seulement sportives (tombolas, excursions à la mer, etc.), elles rassemblent, autour du RCL, jeunes et moins jeunes, immigrés polonais ou Français, souvent des hommes, parfois quelques femmes. Loin d'être un isolat dans la vie de ces quartiers, elles en épousent les contours, en reproduisent les pratiques (les chants, le rôle donné au porte-drapeau de la section, usage emprunté aux sections syndicales) et imposent la marque de la communauté minière, y compris dans ses divisions, sur le stade Bollaert.

Les mineurs assistent ainsi aux matchs en se regroupant par section, c'est-à-dire par cité, dans les tribunes populaires et font face à la tribune d'honneur, où trône le directeur du groupe, entouré des ingénieurs. En fréquentant le stade, en applaudissant aux victoires du RCL, ils manifestent leur attachement, toujours aussi vivaces, aux petites patries que sont les cités, tout en exprimant leur appartenance, à la fois sociale et territoriale, à la

.....
4. Jean Michaux, directeur-délégué du groupe de Lens Liévin dans *L'Album du cinquantenaire*, op. cit.

5. *Liberté-dimanche*, 27 juin 1956.

6. Catherine Carpentier-Bogaert et al., *Le peuple des tribunes*, op. cit., p. 58.

7. Même s'ils en offrent une version édulcorée, les chroniques de la vie des sections dans *Sang et Or* donnent une idée de cette nouvelle fonction sociale.

.....
1. *Notre Mine*, octobre 1952.

2. Sur cette évolution, Grégory Frackowiak, « Théodore Szkludlaski », op. cit.

3. Entretien avec Eugène Hanquez, ancien responsable du groupe de Lens, 19 novembre 1998.

ville, à «Lens-les-Mines»¹. C'est alors que se forge l'image du stade Bollaert comme un théâtre, ou plutôt comme un miroir, où des mineurs regardent jouer d'autres mineurs. Cette image, largement mise en scène, ne relève pourtant pas seulement d'un discours, qu'il soit communiste ou minier. Les transformations effectives et concomitantes de la structure du supporterisme et du recrutement des joueurs donnent une assise tangible à cette représentation. Le renforcement des liens entre supporters et joueurs pèse sur l'équipe et donne une réalité à la fonction identitaire octroyée au club. En soutenant le RCL, ces supporters se reflètent dans une formation qui leur renvoie une image magnifiée d'eux-mêmes et attendent des footballeurs, surtout lorsqu'ils sont issus de la communauté, qu'ils fassent preuve sur le terrain des qualités qui font la dignité des mineurs (ténacité, courage et solidarité).

Certes, il ne faut pas durcir excessivement cette identification. Les valeurs minières comptent aux yeux des supporters, qui n'hésitent pas à siffler les joueurs qui refusent ostensiblement d'en tenir compte², mais tout autant la victoire et la qualité du spectacle proposé. Leur fidélité et leur assistance, parfois très fluctuantes, aux matchs³ est là pour le démontrer. Quelles que soient les intentions, en particulier des dirigeants des Houillères, en la matière, l'identité sportive continue en outre à se décliner de manière pragmatique ou tout simplement ludique⁴. Elle laisse place à la contestation et plus généralement à l'expression autonome de supporters qui, s'ils sont attachés à leur équipe, ne manifestent pas toujours cet attachement dans les formes prévues par les Houillères⁵ et n'en font pas un élément inconditionnel.

Il reste que, parce que les canaux existent, parce que les mineurs ont investi le sport et peuvent plus facilement désormais se projeter dans l'équipe, parce que cette projection ne relève pas de l'impression fugitive, le temps d'un match, mais qu'elle est mise en mots et représentée, le football en général, le RCL en particulier, deviennent à ce moment des porteurs de l'identité minière. Cette identité se prolonge et se matérialise dans l'adhésion au club; l'image que renvoie ce dernier est peu

à peu publiquement reconnue comme l'un des éléments de la définition de Lens et des Gueules noires.

Spectacle sportif et identité dans un monde en transition

Si cette évolution témoigne sans nul doute de la capacité d'un monde ouvrier à intégrer de nouveaux sports et à les adapter, en fonction de ses dynamiques propres, le rôle de plus en plus monopolistique accordé au spectacle qu'offre le RCL pose cependant une autre question. Le supporterisme et en général la fonction identitaire prêtée au club ne prennent en effet toute leur force qu'au moment même où la communauté minière commence à se déliter. La modernisation du travail au fond⁶, entamée à partir des années cinquante, met à bas les formes traditionnelles du travail (solidarité des équipes, extraction fondée sur l'acquisition d'un savoir-faire physique spécifique), sans parvenir à stopper la crise dans laquelle s'enfonce l'industrie charbonnière. Le travail unit alors de moins en moins les mineurs et la crise pousse la jeunesse hors des cités. Le RCL se fait le premier porteur des valeurs minières d'engagement physique et d'esprit d'équipe, quand celles-ci sont, au fond, de plus en plus irréelles; il n'apparaît comme le théâtre de l'unité et de la fierté du groupe des Gueules noires que lorsque ce dernier se fissure.

Le paradoxe n'est qu'apparent et la force de l'identification au club relève aussi de cette situation de transition. S'il se nourrit de la vie, des structures de la communauté minière, le caractère de plus en plus central du RCL résulte aussi de la fragilisation de cette communauté. Celle-ci affronte alors une modernisation chaotique, qui la déstructure lentement, et trouve sans doute dans le spectacle du football une façon, de s'adapter à cette modernisation ou d'en oublier provisoirement les effets. Les matchs du stade Bollaert permettent aux mineurs de représenter, de ressentir presque physiquement une unité, qui, dans les autres domaines, est de moins en moins sensible. Ils les aident à retrouver, ou à réinventer, des valeurs, des pratiques dont les bases, à l'extérieur du stade, se dissolvent. Dans cette identification ouvrière à un club se lisent la conscience d'une présence et la

1. Richard Holt, «Sport and the city», art. cité, p. 12.

2. *Liberté*, 5 juin 1956.

3. *Sang et Or*, 2 octobre 1955.

4. Richard Holt, «Sport and the city», art. cité, p. 15.

5. Par exemple, *Sang et Or*, 2 novembre 1955, 3 novembre 1956.

6. Alain Touraine, «L'évolution de la conscience et de l'action ouvrière dans les Charbonnages», dans Louis Trenart (dir.), *Charbon et sciences humaines*, Paris/La Haye, Mouton, 1966, p. 255-261.

perception sinon d'un manque, au moins d'un effacement et d'une difficulté.

Certains éléments présentés ici caractérisent en général le paysage français : la lenteur de la diffusion du football, en raison de la rareté des grandes concentrations ouvrières et urbaines, du poids de l'ancrage rural et de la concurrence d'autres loisirs ; la volonté, qui perdure beaucoup plus longtemps qu'ailleurs, que le sport serve, à éduquer ou à politiser les masses en particulier. Il y a simultanément dans cette construction identitaire bien des traits qui sont liés à un contexte localisé. Ce sont eux qui, en définitive, ont permis à Lens de constituer une relative exception, en faisant ici du football le support de la définition de la communauté minière, de sa fierté et de

ses valeurs, comme de son enfermement et de sa fragilité. Le cas lensois invite ainsi à sortir d'une approche atemporelle et unificatrice de l'identification par le sport. Il conduit à ne pas penser ce processus comme une pure manipulation des dominants ou un surgissement autonome de la communauté minière, mais à considérer l'articulation, en permanence instable et rarement univoque, de ces deux dimensions. Il laisse enfin à penser que la progression continue du football tout au long du 20^e siècle et la valeur d'identification qu'on lui accorde de plus en plus massivement peuvent être des clefs pour envisager autrement les configurations propres aux sociétés industrielles, puis désindustrialisées.

Le football et l'identité minière dans le bassin gardannais (1918-2010)

Gaël Poussardin



L'équipe de l'AS Gardanne des débuts (1927).
Debout : Randi, Pierazzi, Jullian et Guathier dit
« capitaine ». Accroupis : Casote, Ravel, André.
Assis : François, Chappe, Galliano, Mouroux, Tarditti
(Archives du club).

Coincées entre la montagne Sainte-Victoire, chère à Paul Cézanne, la Sainte-Baume et la chaîne de l'Étoile, de nombreuses communes du bassin de Gardanne ont vécu au rythme de l'activité minière et de l'extraction du lignite. La première mention d'une exploitation remonte à 1443 avec le seigneur de la commune de Saint-Savournin qui autorise la recherche de « charbon de terre », et le dernier puits de mine, le puits Yvon Morandat à Gardanne, stoppe son activité en janvier 2003. Au début du 20^e siècle, alors que l'activité minière augmente considérablement, et que les loisirs commencent à se développer, les mineurs prennent goût pour un sport venu de Grande-Bretagne, le football association, qui se diffuse peu à peu dans le bassin minier. Ainsi, durant tout le 20^e siècle, les différentes communes du bassin de Gardanne parviennent, plus ou moins facilement et de manière plus ou moins durable, à se doter d'équipes de football. Les rencontres entre les différentes équipes deviennent de véritables guerres de clochers et attirent de plus en plus de spectateurs, comme en 1960, lors de la finale de Promotion d'Honneur B, opposant l'AS Gardanne au Biver Sport, à Aix-en-Provence, en lever de rideau de la rencontre AS Aixoise-FC Grenoble comptant pour le championnat de France de deuxième division. Le derby de la cité minière attire plus de 5000 spectateurs, contre à peine 300 pour la rencontre phare de l'après-midi.

Ce sport que les locaux, au début du siècle, appellent encore *fothal* parvient lentement à s'implanter. Ainsi, dans cette région, où les différentes communes sont marquées par l'activité minière (puits de mine, chevalements, logements), il est impossible de négliger les relations qu'entretiennent les différents clubs qui s'installent et les compagnies d'extraction de charbon. Afin de bien cerner ce lien qui existe, à Gardanne et dans sa région, entre les différentes compagnies minières et le football nous verrons d'abord une brève chronologie de l'implantation du football dans le bassin minier de Provence. Puis, l'accent sera porté sur les rapports entre les différentes associations sportives et la mine, avant de renverser ces rapports et de voir ceux que les clubs tissent avec l'activité houillère. Enfin, la dernière partie sera orientée vers les sociabilités et les rivalités nées avec les différentes associations.

Le football dans le bassin gardannais : une implantation relativement tardive

L'histoire du football en France s'ouvre en 1872 avec la création du Havre Athletic Club, en Provence cette implantation est un peu plus tardive, dans les années 1880-1890 avec différentes équipes qui s'implantent à Marseille comme le Sporting club de Marseille ou l'US Phocéenne qui fusionnent en 1899 avec le Football club de Marseille pour fonder l'Olympique de Marseille ; ou encore le Stade helvétique de Marseille. Dans le bassin minier provençal, le football arrive à s'implanter à Trets au début du 20^e siècle, en 1912, mais il faut attendre le lendemain de la Première Guerre mondiale pour qu'on assiste à son véritable essor. En effet, c'est en 1918, alors que la France se remet des affrontements, que la première équipe du bassin minier voit officiellement le jour à Saint-Savournin sous l'impulsion du cordonnier du village. Ce dernier fonde la Société sportive de Saint-Savournin qui ne se rattache à la Fédération française de football, via le District de Provence, qu'en 1927.

Rapidement, on remarque une certaine émulation entre les mineurs des différents puits, issus des différentes communes du bassin minier. Ainsi, dès 1921 l'Avenir sporting gardannais est créé par maître Émile Escoffier, avocat au barreau d'Aix-en-Provence. L'AS Gardanne rassemble en son sein des jeunes de toute la ville, artisans, commerçants, mais également mineurs et employés de l'usine



1^{re} équipe officielle du club.

1^{er} rang en haut : Nelli, Chastel, Cilestrini, Bertrand, Gazel.

2^e rang, au milieu : Véra-Bossa, Jean Bertrand, Maccario, Téjéro, Pétenian-Mary, Jacques Bertyrand, Alione.

3^e rang, devant : Palacio, Lubaska, Kocyba.

d'alumine implantée en 1893. La commune de Gardanne est cependant divisée en deux pôles distincts, d'un côté la ville même et de l'autre la cité minière de Biver qui s'est développée depuis les années 1830 autour de différents puits de mine. Les mineurs biverrois tentent très tôt de s'émanciper de la tutelle gardannaise, et dès 1922 ils fondent leur propre club qui ne parvient à s'implanter. Six ans plus tard, la communauté arménienne de Biver décide de relancer le Sport Biver, sans obtenir plus de succès que les pionniers de 1922. Il faut alors attendre la fin de l'année 1931 pour que les Biverrois parviennent enfin à se doter d'un club de football pérenne, le Biver Sport.

Les années 1930 ouvrent une ère où le football s'implante dans les différents villages du bassin minier. Dès 1930, de jeunes habitants de Meyreuil, travaillant principalement au puits Boyer, se retrouvent au sein de l'Union sportive de Meyreuil. Trois ans plus tard, entre Peypin et Cadolive, au coeur du vieux pays minier des Bouches-du-Rhône, l'Union sportive d'Auberge-Neuve voit le jour, autour des mineurs du hameau, travaillant au puits Armand, et des employés des carrières liées aux cimenteries Lafarge. Pendant la guerre, malgré les difficultés, les mineurs n'abandonnent pas le football, et deux autres clubs voient le jour durant les années noires. En 1940, le chef de gare de Gréasque fonde l'Union sportive de Gréasque, et permet ainsi au village d'avoir de nouveau un club après la courte expérience de La Gréasquénne au début des années 1930. Entre 1942 et 1945, le football s'implante dans le petit village de La Bouilladisse essentiellement autour de jeunes mineurs qui permettent au club de prendre son envol. Cependant avec le recul

de l'activité minière le Club Sportif de La Bouilladisse tombe dans l'oubli à la fin des années 1960, avant de réapparaître en 1974, grâce à un mineur, élu maire de la commune, Francis Pélissier.

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, l'ensemble des communes du bassin minier, excepté Mimet et Peypin étant représenté par son hameau d'Auberge-Neuve, est doté d'un club de football à leurs couleurs. Cependant, la génération qui a donné ses lettres de noblesse à l'US Auberge-Neuve Cadolive se disperse, à l'image de Joseph Risso qui fait carrière dans l'armée de l'air, ou de Frédéric Poumeau, un des membres essentiels du comité directeur du club qui se retire pour raisons de santé. Le club ne survit pas à ses nombreux départs, et l'USANC disparaît en juin 1958. Cadolive attend jusqu'en 1970 pour que Roger Jacquet, employé des Houillères de Provence, élu maire de la commune, et ancien joueur au sein de la Société Sportive de Saint-Savournin, fonde le Sporting Club de Cadolive. Cet homme qui reste élu jusqu'en 2006 et occupe des fonctions au sein du club jusqu'à son décès en 2008 permet à son club de se bâtir une solide réputation dans les Bouches-du-Rhône. À la même époque, Mimet et Peypin se dotent également de clubs de football. À Mimet, différentes structures se succèdent durant les années 1960-1970, jusqu'au Football club Mimet-Moulières qui apparaît à la fin des années 1970. À Peypin, l'Association sportive de Peypin est fondée durant les mêmes années, avant de s'unir au SC Cadolive en 1985.

En moins de cinquante ans, du début des années 1920 à la fin des années 1970, le football s'est mis en place dans le bassin minier. Si les hommes sont souvent issus de l'activité

minière, à l'image des Arméniens du sport Biver de 1928 ou de Roger Jacquet à Cadolive, la mine ne joue pas un rôle déterminant dans la vie des clubs. Il ne faut cependant pas nier l'apport des différentes compagnies minières de Provence dans les équipes de football; en effet, la mine, sans s'investir directement, offre souvent un soutien logistique.

La mine et les clubs de football : un soutien surtout logistique

En effet, à l'inverse du bassin minier du Nord de la France, où la compagnie des mines prend le contrôle d'équipes, dans le bassin gardannais, les différentes compagnies se contentent de soutenir les clubs de leurs communes. Ainsi, les sociétés participent plus ou moins à la vie de certaines associations, en offrant des terrains, en prêtant du matériel ou bien en finançant des compétitions.

Dès les premières implantations du football dans le bassin minier, les différents clubs se heurtent à une difficulté majeure, le manque d'infrastructures. Si le football se diffuse assez rapidement car sa pratique ne requiert pas de lourd investissement, sa pratique officielle ne peut pas se faire sans un stade. Ainsi, rapidement, les associations sportives se tournent vers les compagnies minières pour obtenir des terrains et du matériel afin d'aménager au mieux des stades dignes de ce nom. Dès les années 1930, l'US Auberge-Neuve dispute ses rencontres sur un stade de la commune de Cadolive. Ce stade, proche d'un poste de criblage, est construit sur un terrain appartenant à la Compagnie des mines de Valdonne. Le chevalement de l'ancien puits a été démantelé, mais les joueurs peuvent encore voir des installations liées à l'activité minière, telles des chaufferies, des fours à chaux ou un bassin.

Les joueurs du Biver Sport disputent leurs rencontres à domicile sur un terrain de Mimet, jusqu'à ce que la Société nouvelle des charbonnages des Bouches-du-Rhône ne leur concède un terrain afin d'y construire un stade en 1934. Ce terrain n'est cependant pas un terrain de football, et les membres du BS doivent s'atteler à la construction de ce stade, en le déblayant, et en faisant des travaux de terrassement. Ces opérations ne sont possibles que grâce au concours de la compagnie minière qui prête du matériel aux Biverrois, en particulier des pioches, des pelles et des wagonnets, afin de transporter les gravats. Mais, en 1949, les Houillères du bassin de Provence, compagnie nationale, toujours propriétaire du terrain, décide de le réquisitionner

afin de creuser le puits Gérard. La compagnie concède alors un nouveau terrain au club, sur le terroir de Saint-Pierre, et pour la seconde fois en quinze ans, les Biverrois retroussent leurs manches pour construire leur stade.

Avec la nationalisation, les Charbonnages de France s'investissent dans le football et décident de lancer une compétition nationale, sur le modèle de la Coupe de France, et réservée aux clubs de football issus des différents bassins miniers français. Dès 1947, Biver s'illustre dans cette compétition, mais les Provençaux s'inclinent en finale face aux mineurs d'Ostricourt originaires du Pas-de-Calais. Dans les années 1970, les Houillères du Bassin Centre Midi, antenne locale des Charbonnages de France, reprennent à leur compte cette compétition et la transposent à l'échelle du bassin gardannais. Ainsi, tous les ans, les jeunes des différents clubs du bassin minier se rencontrent sous la forme d'un tournoi se disputant sur le stade de Meyreuil.

Les différentes compagnies minières, privées ou nationalisées, s'investissent donc peu dans la vie des clubs du bassin minier de Provence. Les actions se concentrent autour de quelques clubs qui rappellent souvent leur origine minière.

Les associations sportives et la mine : une identité affirmée

Très tôt les clubs du bassin minier gardannais mettent en avant leur spécificité et leur identité minière. Les clubs affirment cette identité grâce à leurs couleurs, leurs noms ou des emblèmes qui se greffent rapidement sur les maillots. Les couleurs des maillots qui reprennent en général les couleurs du blason municipal, reflètent certaines fois l'activité industrielle des différentes communes. En effet, l'AS Gardanne ne reprend pas sur son maillot les couleurs des armoiries de la ville, le bleu et le jaune, mais des bandes verticales noires et blanches. Selon la légende, ce choix aurait été fait dans le Cercle de l'avenir à la création du club, rendant ainsi un hommage aux deux principales industries présentes dans la ville, le noir du charbon contrastant avec le blanc de l'alumine. Les autres clubs reprennent souvent les couleurs municipales, comme la SS Saint-Savournin avec l'or et le grenat, mais certains font des choix selon des critères économiques, comme l'US Meyreuil qui choisit de jouer avec un maillot orange car cette couleur de tissu est la moins chère.

L'identification à la mine est particulièrement présente dans les communes à fortes traditions minières, comme Meyreuil ou

Biver, mais aussi dans le vieux pays minier compris dans le triangle Saint-Savournin-Peypin-Fuveau. Dès ses premières années l'US Meyreuil appose sur son maillot un emblème noir, sur lequel on retrouve en blanc une lampe de sûreté, surmontée d'une pioche et d'un piolet qui s'entrecroise. L'emblème devient blanc sur fond bleu lorsque le club abandonne l'orange pour le bleu, puis bleu sur fond blanc. Cette identité minière de l'US Meyreuil est réaffirmée lorsque le nom du club devient US des Mineurs de Meyreuil au milieu des années 1960. Cette appartenance minière est d'autant plus forte pour ce club qu'il dispute ses rencontres au stade Sainte-Barbe, sainte patronne des mineurs, dont le culte est particulièrement implanté en Provence. Le hameau de Biver, lui aussi marqué par l'activité minière adopte un emblème très proche, avec les mêmes symboles. En effet, à Biver, une pelle et une pioche s'entrecroisent avec là encore une lampe de sûreté. Cette lampe, qui pour un mineur symbolise la vie, est également apposée sur le blason de l'US Gréasque.

Le nom des clubs traduit parfois aussi une forte identité, ainsi, au début des années 1990, Roger Jacquet, président du SC Cadolive-Peypin, est approché par des membres de la SS Saint-Savournin dans le but de créer un club plus puissant, capable de concurrencer des clubs comme Gardanne ou Aubagne. Ces démarches aboutissent en juin 1993 à la fusion des deux clubs en une nouvelle entité, l'Entente sportive du bassin minier. Ce club, au coeur du vieux pays minier, regroupe Peypin, Cadolive et Saint-Savournin, avant que Gréasque et Mimet ne rejoignent l'entente en 1994. Outre son nom, le club réaffirme son attachement à la mine avec son emblème. En effet, celui-ci symbolise un mineur, le visage noirci, avec son casque et une pioche sur l'épaule, reprenant ainsi une image traditionnelle du mineur alors que l'exploitation s'est énormément modernisée. Ce club parvient à s'imposer durant quelques années, mais depuis le début des années 2000, et la fin de l'exploitation minière dans le bassin en 2003, il semble en recul. L'identité minière tend aujourd'hui à disparaître, les gens extérieurs au bassin ne connaissent plus ce passé industriel et le club cherche à redéfinir son identité. L'emblème du mineur a disparu des tenues du club, et les membres de l'association se posent aujourd'hui la question du maintien même du nom de club.

Identités minières, rivalités et sociabilités

Dès leurs créations, certains clubs apparaissent comme liés à la mine, certains en recevant un soutien, d'autres en affirmant une identité minière, et enfin d'autres en voyant la majorité de leurs joueurs descendre au fond. Dans tous les villages, l'apparition du football permet de fédérer les habitants autour du club, et de tisser de réel lien. Ainsi, de nombreux clubs installent leur siège dans un bar, à l'image de l'AS Gardanne au Cercle de l'avenir, l'US Auberge-Neuve dans l'auberge du Baou ou encore de l'US Meyreuil au bar du Plan. En effet, à cette époque le bar est le principal lieu de sociabilité des communes, et l'implantation du club de football en son sein permet de faire connaître la nouvelle association. De plus, l'apparition du football permet à de nombreux jeunes de prendre part à cette activité, ainsi, à Auberge-Neuve, il n'existe pas de créneau horaire réservé à l'entraînement des joueurs. Ainsi, des matches de football improvisés se déroulent tous les jours ou presque, après la journée de travail, sur le boudodrome du hameau, mêlant les joueurs de l'USANC, mineurs ou non, et des jeunes du village qui ne peuvent pas encore prendre de licence au club. Le football fédère aussi des gens qui ne sont pas en âge de jouer, comme à Meyreuil, où en 1939 est créé un camp de réfugiés espagnols. Trois de ces réfugiés, dont la légende veut que l'un d'entre eux ait porté les couleurs du Real de Madrid, prennent une licence au sein de l'USM, et tous les dimanches une importante foule se masse autour du stade Sainte-Barbe pour voir les matches du club, et ainsi approcher pour la seule fois de la semaine cette triplette espagnole. Avec la multiplication des clubs dans le bassin minier, les rivalités apparaissent rapidement. En effet, à l'origine les clubs défendent l'honneur et le prestige du village, et un match contre le voisin permet de clamer haut et fort sa supériorité. La première rencontre entre deux équipes du bassin minier se déroule dès 1921, avec la première victoire de Gardanne sur Saint-Savournin. Rapidement, ces derbies se multiplient, et chaque match devient une véritable guerre de clocher. Les mineurs des différents clubs, qui se côtoient dans les galeries, évoquent une future opposition plusieurs semaines avant le match, et le vainqueur n'hésite pas à rappeler cette victoire pendant encore plusieurs semaines. Ces rencontres sont souvent des matches relativement tendus, qui parfois dégénèrent, avec des insultes ou des bagarres. Cette tension est particulièrement

palpable lorsque l'une des deux équipes joue les premiers rôles, comme en 1951, lorsque lors de l'avant-dernière journée du championnat l'US Gréasque se rend chez le voisin saint-savournincaïn. Les joueurs des 4S n'ont plus rien à jouer dans ce championnat, mais l'idée même de battre le voisin et par la même occasion l'empêcher d'accéder à la division supérieure les enchante. Si Saint-Savournin l'emporte au terme d'un match très tendu, les Gréasquéens parviennent tout de même à remplir leur objectif en battant le leader lors de la dernière journée.

En un peu moins d'un siècle, le football s'est imposé dans le bassin minier provençal comme le sport le plus important. En effet, chaque commune s'est un jour dotée d'un club, avec plus ou moins de réussite dans le temps. Cependant, dans le bassin minier de Provence, si les clubs font souvent écho à la mine, celle-ci est relativement absente de la vie des équipes, à l'image de l'AS Gardanne, club phare du bassin, qui n'a aucun lien apparent avec les charbonnages.



«Anonyme parmi les anonymes en Provence, Gardanne secoue la France du foot en 1960. Composée pour une large part de mineurs, l'équipe devient la première de niveau 6 à éjecter un club de l'élite, Toulouse.»

Les Onze vainqueurs de Toulouse :

Léopold Valente (gardien, 23 ans, maçon)
 Jacky Benassai (arrière droit, 28 ans, garagiste)
 Roland Revelli (arrière central, 26 ans, mineur)
 Léonce Pellencq (arrière gauche, 24 ans, mineur)
 Max Fiocchi (demi droit, 19 ans, chaudronnier)
 Georges Abrachy (demi gauche, 23 ans, mineur)
 Paul Peyracchia (inter droit, 22 ans, mineur)
 Jean Laudignon (inter gauche, 23 ans, chaudronnier)
 Robert Siddi (ailier droit, 24 ans, mineur)
 Roger Kayadjanian (avant-centre, 26 ans, mineur)
 Isodore Pardo (ailier gauche, 23 ans, mineur)

Les terrains politiques du football dans l'Ouest breton (des années 1900 aux années 1980)

François Prigent

La diffusion du football en Bretagne est marquée par des enjeux politiques prégnants. Plutôt que de retracer de façon exhaustive l'histoire des principaux clubs, il s'agira de focaliser l'analyse sur l'évolution de ces structures sportives populaires et de ces pratiques sociales, culturelles, au prisme de ses aspects politiques.

En 2010, la distribution géographique dans les championnats de haut niveau révèle une surreprésentation des équipes de l'Ouest breton : Rennes, Lorient, Brest en L1 et Vannes, Guingamp, Plabennec en L2-National, réalité encore renforcée à l'échelon semi-professionnel (CFA-CFA 2). Prolongement logique de la densité, du maillage des réseaux associatifs sportifs, cette vigueur de l'Ouest, terre de passion du football, est le signe d'une moindre fragmentation de la société au regard des évolutions nationales récentes. Bien sûr, cette résistance du milieu associatif n'est qu'un simple indicateur parmi d'autres paramètres, qui caractérisent la spécificité de la société bretonne.

Le derby breton de la finale de la Coupe de France du 9 mai 2009, remportée par Guingamp face à Rennes (2-1) dans un Stade de France archi-comble avec plus de 80 000 personnes, témoigne aussi de l'engouement et de l'identité régionale du football en Bretagne. Ces passions sportives reposent assurément sur une conception du football, trait d'union des principaux clubs bretons, mêlant attachement à une identité de jeu, prépondérance des réseaux politiques et influence des milieux économiques.

Naissance et structuration des clubs de football avant les années 1960

L'empreinte du cycle initial de la fondation apparaît décisive dans le mode de développement des clubs. Selon une typologie classique, quatre types de structures peuvent être distingués. Les modèles notabiliaire et

municipal reposent sur le contrôle du club par les élites sociales ou par les édiles politiques. Le modèle communautaire est construit sur le pouvoir d'un groupe dirigeant, issu des rangs même de l'équipe, tandis que le modèle entrepreneurial suppose une identification totale entre le club et le principal sponsor, partenaire économique, souvent à l'origine de la naissance du club.

Les racines des espaces du football en Bretagne dévoilent un essaimage des clubs qui empruntent les principales voies de communication (ports, chemins de fer) et se fixent sur les espaces industriels, urbains et littoraux. C'est le cas de l'US Saint-Servan dans la région malouine, qui domine le paysage régional jusque dans les années 1920, bénéficiant de l'apport régulier de joueurs britanniques¹. Les sections sportives assurant la diffusion de la pratique du football se multiplient dans un cadre associatif après la loi de 1901, à l'instar du patronage laïque du Cercle Paul Bert de Rennes. L'entre-deux-guerres est le moment décisif de l'autonomisation des clubs de football par rapport à ces structures omnisports originelles.

Le rôle des milieux étudiants dans la mise sur pied de club de football, reproduisant la place centrale des pratiques sportives dans les élites britanniques, est à souligner en Bretagne, à l'image du Stade Rennais, dont la notoriété s'amplifie dès les années 1920. Organisé en association loi 1901 avec des sections étudiantes de football et d'athlétisme, le Stade Rennais Universitaire Club résulte de la fusion avec le Football club de Rennes en 1904. La rivalité avec l'US Servannaise perdure jusqu'au début de la Seconde Guerre Mondiale, mais le club Rennais prend rapidement l'ascendant sportif. Champion inter-fédéré en 1916 après sa victoire dans la coupe des Alliés, le SRUC atteint la finale de la Coupe de France en 1922 face au Red Star². L'équipe Rennaise compte dans ses rangs plusieurs internationaux comme François Hugues et Charles Berthelot. En 1926, la fusion avec le Rennes étudiant club (REC), qui conserve des équipes de rugby et de volley-ball au haut niveau, renforce le poids des milieux laïques et radicaux, incarnés par Isidore Odorico, dont les œuvres artistiques dans le

.....
1. Ces contacts directs sont fréquents dans la partie septentrionale du pays : création du Havre Athletic Club, ou dans la Somme en 1914-1918.

2. L'encadrement des loisirs est une composante centrale du système des contre-sociétés communistes qui s'élaborent dans les banlieues rouges de la région parisienne.

domaine de la mosaïque laissent une marque indélébile dans le paysage urbain de la cité rennaise. Révélant des talents comme le hongrois François Lhotka, le club se développe à grande vitesse. En compagnie des présidents de Montpellier et Sète, Isidore Odorico milite pour l'organisation d'un championnat professionnel, allant jusqu'à tenir le Stade Rennais à l'écart des compétitions nationales lors des saisons 1929-1931. Le projet de professionnalisation réalisé à l'échelle française, l'équipe de Rennes termine 6^e à deux reprises, enregistrant une seconde défaite en finale de la Coupe de France face à l'Olympique de Marseille en 1935, sur un score sans appel (0-3). Relégué et miné par des questions financières, le club connaît une crise majeure en 1937, et ce en dépit du soutien indéfectible de la municipalité qui lance une souscription en faveur du Stade Rennais, considéré comme une institution à part entière du patrimoine culturel local. À la Libération, le club retrouve son rang en championnat : 4^e en 1949, 5^e en 1946, 9^e en 1947 et 1950. Plusieurs joueurs se distinguent au sein du collectif : Henri Guérin, Jean Prouff, Jean Combet (tous internationaux) ou Salvador Artigas, qui termine meilleur buteur de l'édition 1950, avant de rejoindre le Stade de Reims puis la Real Sociedad. Seulement 14^e en 1953, le Stade Rennais connaît la relégation en division inférieure l'année suivante, clôturant une période faste au plan sportif.

Entre football, religion et politique, le petit club d'En Avant de Guingamp est l'émanation des réseaux de la laïcité, mêlant les différentes familles de la gauche locale¹. La structure omnisport, créée en 1912, est marquée par le directeur de l'Ecole primaire supérieure de Guingamp, Pierre Deschamps, proche des milieux radicaux. Formé à l'ENS de Saint-Cloud, il était directeur de l'enseignement à Madagascar sous Galliéni. À la mort de son fils, il repart diriger des missions laïques en Syrie puis au Liban. Réactivé dans les années 1920, le noyau laïque qui dirige En Avant est composé notamment du maire de Guingamp, l'avocat André Lorgéré (1891-1973), ancien président du Paris université club (PUC) et dirigeant national de l'Association générale des étudiants, principale organisation du syndicalisme étudiant. Député entre 1928 et 1936, il est élu conseiller général en 1931, renouant avec le passé familial puisque son père, avoué, était conseiller général radical

.....
1. François Prigent, «Football, money and socialism. En Avant de Guingamp from state schoolteachers to Didier Drogba (1912-2004)», in *Socialist History*, n° 31, juin 2007, p. 69-79.

dès 1907. Il devient même éphémère sous-secrétaire d'État à l'éducation physique dans le gouvernement renversé le 6 février 1934 lors des émeutes antiparlementaires des Ligues. Écarté de la vie politique locale après sa défaite en 1936, il figure en dernière position de la liste mendésiste lors des législatives de 1956, avant de se rapprocher des milieux socialistes de la Convention des institutions républicaines et de la Fédération de la gauche démocrate et socialiste à la fin des années 1960. À son décès en 1973, sa maison, léguée à En Avant, devient le siège officiel du club sous la présidence de Noël Le Graët. Le sens des couleurs explicite les origines du club, ancré à gauche du camp républicain. Le maillot rouge et noir du patronage laïque fait référence au mouvement progressiste anticlérical (dont l'anarcho-syndicalisme, prégnant dans les milieux enseignants), matrice de la gauche socialiste et communiste en Bretagne. La sémantique du nom du club est aussi à prendre en compte, tant la dénomination *En Avant* fait écho aux journaux socialistes européens comme *Vorwärts* (Allemagne), *Forward* (Grande-Bretagne) ou *Avanti* (Italie). Ce terme, slogan d'encouragement des supporters, devient le cri de ralliement, en breton *War-Raok*, des paysans en révolte contre les ventes saisies dans les années 1930. Dans le contexte de l'affrontement politico-culturel breton, le derby est une reproduction du conflit religieux : le rival du Stade-Charles-de-Bois, né en 1912, arbore quant à lui un maillot bleu et blanc. La concurrence sportive dresse face à face deux mondes, irréductibles mais semblables dans leur aspiration à encadrer toute la société. Ainsi, En Avant de Guingamp est intrinsèquement lié au milieu associatif républicain par le biais de sa colonie de vacances de bord de mer, *Les Petits Gars de Bréhec*, les rapports préfectoraux soulignant l'investissement des militants SFIO au sein de la société sportive, qui rassemble 200 membres au début des années 1930. C'est le cas de l'instituteur Georges Voisin, responsable syndical et politique de premier plan, mort en déportation à Flossenbürg le 21 janvier 1945.

L'encadrement religieux se saisit simultanément de ce nouveau sport populaire, avec une multiplication précoce des patronages chrétiens. Le patronage L'Armoricaïne fondé en 1903 se mue en Stade brestois en 1950 avec l'absorption de cinq patronages catholiques locaux correspondant à différents quartiers de cette ville ouvrière et portuaire. Les racines politico-religieuses du FC Nantes s'inscrivent aussi dans cette culture « blanche »,

incarnée par la figure d'un de ses dirigeants historiques, Marcel Saupin (dont le nom est donné au stade de Nantes), préalablement gardien de but au patronage de la fraternelle de Rezé. Le caractère indépassable du clivage religieux reste ancré dans ce patrimoine sportif bicéphale jusqu'à une période très récente, avec des réseaux de sociabilités cloisonnées.

En 1925, une famille d'entrepreneurs (Cuissard) travaillant en lien avec le port de pêche impulse la fondation du FC Lorient, dont l'emblème est le merlu. Cette conception corporatiste du football induit un rapprochement entre la « Marée sportive lorientaise » et les milieux portuaires du charbon autour du sport, avant de se constituer en association de football en mai 1926. Présidé par Jean Cuissard, le club remporte le championnat de l'Ouest en 1932 et 1936. En 1946, Antoine Cuissard, petit-fils du fondateur du club, qui connaît par la suite une carrière professionnelle à Saint-Étienne, parvient à intégrer l'équipe de France en 1947, tout en évoluant en DH. En 1948, le club lorientais monte en CFA et évolue en D3 pendant deux ans, renouant avec ce niveau durant les années 1950.

Exemple atypique d'une sociabilité sportive résolument ouvrière, le club de l'Union sportive La Montagnarde à Inzinzac-Lochrist, près de Lorient, doit sa naissance à l'action menée par François Giovannelli durant les années du Front populaire, regroupant les réseaux ouvriers, coopératifs et syndicaux des Forges de Hennebont. Candidat socialiste régulier aux élections législatives, le maire de Inzinzac-Lochrist (1945-1971) est relayé au plan politique par son fils Jean Giovannelli, député PS de Hennebont entre 1981 et 1993, non sans avoir connu une carrière de footballeur de haut niveau, redoutable ailier au Véloce vannetais union sportive¹ et surtout au Stade rennais.

Le bouillonnement des années 1960-1980 : les singularités de « Ouest-Football »

À partir des années 1960, les clubs de football breton partagent une même identité sportive, mais cultivent des différences structurelles et culturelles.

Sous la présidence de Louis Girard, le Stade rennais s'impose et rayonne au plan sportif à l'échelle régionale. Le recrutement

d'Antoine Cuissard ou Henri Guérin, voire de joueurs comme Khennane Mahi (international français puis algérien après 1962), Yvon Goujon, Jean Prouff (buteur en équipe de France à Wembley en 1949), puis Marcel Loncle ou Daniel Rodighiero consolide l'équipe qui tactiquement évolue en zone et en 4-2-4. Le club se développe avec la construction d'un grand stade, route de Lorient, pouvant accueillir jusqu'à 20 000 personnes. En 1965, 7 joueurs fréquentent en même temps l'équipe de France. Terminant 4^e en championnat, le Stade rennais remporte la Coupe de France face à Sedan (2-2 puis 3-1 lors de la finale rejouée), connaissant la saison suivante les joies de la Coupe d'Europe face au Dukla Prague (club lié organiquement à l'armée) du stratège tchèque Josef Masopust, une des vedettes de la Coupe du Monde au Chili en 1962. À nouveau 6^e en 1966, le Stade rennais s'appuie sur un recrutement régional avec des joueurs comme Raymond Kéruzoré, réussissant à battre l'OM puis l'Olympique Lyonnais pour gagner une seconde Coupe de France en 1971. Célèbre pour une partie de boules avec des artichauts derrière ses buts, le gardien Marcel Aubour est un des héros de cette aventure sportive. Emmenée par Louis Cardiet et René Cédolin, l'équipe est éliminée de la Coupe des Coupes par le futur vainqueur, les Glasgow Rangers. Dès le milieu des années 1970, le Stade Rennais s'enfonce dans une crise à répétition, avec des problèmes financiers, aiguës par une grande instabilité au niveau des dirigeants comme des entraîneurs (12 entre 1974 et 1994), ce qui explique que le club oscille entre la D1 et la D2, tout en voyant évoluer des joueurs de niveau international tels que Pierrick Hiard, Laurent Pokou, Laurent Delamontagne ou Yannick Stopyra (apparenté à la famille Cuissard).

Profondément ancré dans le patrimoine local de la ville, le FC Nantes dispose d'un palmarès sportif incomparable dans l'Ouest avec huit titres de champion (1965, 1966, 1973, 1977, 1980, 1983, 1995 et 2001) et trois Coupes de France (1979, 1999 et 2000). Surtout l'identité du jeu à la nantaise s'est imposée dans les années 1960 à l'échelle nationale comme consubstantielle de l'identité même des Canaris². Les racines politico-religieuses du club nantais, plutôt conservatrices, se troublent durant la Deuxième Guerre Mondiale à l'instar de la trajectoire de

1. Devenu en 1998 le Vannes Olympique Club après la fusion avec le patronage catholique l'Union Clissons Korrigans Vannes, créée en 1946.

2. Le champ de la patrimonialisation d'un club de football a été analysé par Alain Croix, « Canaris, la fin d'une passion nantaise », in *Place Publique*, n° 3, 2007.

son président Jean Le Guillou (patron d'une entreprise de travaux publics, compromis par ses pratiques de collaboration économique). Parmi les autres figures du club ayant eu une trajectoire liée au fait politique, citons le parcours contraire d'un autre dirigeant de l'après-guerre, Antoine Raab (mort en 2006), ancien capitaine des juniors de l'Eintracht de Francfort, qui avait refusé de saluer le drapeau nazi, ce qui lui a valu les persécutions de la Gestapo, puis de la police en France, jusqu'à son arrestation. Dans les années 1960, le projet sportif du jeu à la nantaise, caractérisé par un enchaînement de passes courtes à une touche de balle, est façonné par José Arribas, entraîneur de l'équipe première durant la période faste (1960-1976). Issu d'une famille basque, exilée en raison de l'oppression franquiste, il contribue au passage au professionnalisme du club en 1963, et s'appuie sur le charisme et le niveau technique de certains de ses joueurs, Philippe Gondet (buteur), Bernard Blanchet (ailier), Jacky Simon (milieu) et Daniel Eon (gardien). Passés ensuite dans l'encadrement sportif du club, Georges Budzynski et Jean-Claude Suaudeau sont également représentatifs de cette génération magique du FC Nantes. C'est aussi le cas de son capitaine Henri Michel (58 sélections avec les Bleus), sélectionneur de l'équipe de France entre 1984 et 1989. Dès les années 1970, le club s'appuie sur des réseaux de recrutement, avec notamment une filière argentine très efficace : Ramon Muller, Enzo Trossero, Angel Marcos, Hugo Bargas, puis Jorge Burruchaga, tradition perpétuée jusqu'à Nestor Fabbri. L'osmose est réelle entre des joueurs très doués techniquement, comme Vahid Hallilodzic, Maxime Bossis, José Touré, William Ayache ou Loïc Amisse, et une promotion de la formation, où s'apprend le jeu à la nantaise. Le centre de La Jonelière a ainsi fait émerger des joueurs français majeurs comme Didier Deschamps et Marcel Desailly, permettant au club de connaître un second âge d'or (génération Christian Karembeu, Patrice Loko, Nicolas Ouéddec, Reynald Pédros).

À En Avant de Guingamp, le troisième président, Hubert Couquet, est le patron des usines Tanvez, principal pôle industriel local avec environ un millier d'ouvriers : reconverte pour produire de l'armement destiné aux Nazis durant la guerre, cette entreprise fabrique du matériel agricole. Établissant un lien consubstantiel entre vies industrielle et

sportive¹, Hubert Couquet initie une politique ambitieuse de recrutement, confiant les rôles de l'équipe à Jean Prouff. Mis en échec dans sa volonté de conquérir la mairie, le notable radical, investi de responsabilités partisans à l'échelle nationale, quitte la direction d'En Avant menée conjointement par des instituteurs comme Paul Guézennec, une des figures locales du PCF depuis la Résistance ou Albert Briand, père de l'actuel président de l'association d'En Avant. Creuset d'une grande équipe, la génération Gambardella permet au club de changer de statut. En 1970, le « petit bourg », emmené par le défenseur central Yvon Schmitt, dont le père est gardien de but en équipe première, élimine les métropoles régionales, Rennes et Nantes avant d'échouer en quarts de finale contre l'ossature des futurs Verts finalistes malheureux de la Coupe des clubs champions en 1976. En 1972, année des grèves post-1968 du Joint Français à Saint-Brieuc, Noël Le Graët se voit confier par Albert Briand la présidence du club qui évolue dans l'équivalent de la dixième division. Ancien moniteur de colonie de vacances à Bréhec et modeste ailier gauche, cet homme de trente-deux ans est issu d'une famille de petits paysans communistes qui intègre la classe ouvrière par le biais des usines Tanvez. Hasard des circonstances, son arrivée coïncide avec une épopée en Coupe de France de cette jeune équipe qui atteint les quarts de finale, éliminant au passage quatre clubs de D2 (Laval, Brest, Le Mans et Lorient). L'aventure se poursuit durant une décennie, ponctuée d'une série de montées qui mène le club en D3 en 1976 et en D2 en 1977². La découverte du haut niveau assimilée, l'équipe coachée par Raymond Kéruzoré, vainqueur de la Coupe de France 1971 avec Rennes, emmenée au milieu par Guy Stéphan, enchaîne les belles saisons retrouvant les quarts de finale de la Coupe en 1983. Pour son entrée au conseil d'administration de la Ligue, Noël Le Graët qui voit ses meilleurs éléments pillés par les grands clubs prononce un discours détonnant : « *J'accuse l'argent de détruire le football. J'accuse les dirigeants sportifs trop faibles pour résister à l'inflation* ».

1. François Prigent, « Les années Couquet. Les relations entre l'usine Tanvez, le club de football d'En Avant de Guingamp et le milieu politique au 20^e siècle », in *Les usines Tanvez à Guingamp (XIX^e-XX^e siècles)*, mairie de Guingamp, 2011, à paraître.

2. EAG sert de modèle, au même titre que le patronage de l'AJ Auxerre fondé par l'abbé Deschamps, à l'AS Trincamp dans le film de Jean-Jacques Annaud, *Coup de tête* (1979) avec Patrick Dewaere.

galopante des salaires. J'accuse les élus de toutes tendances de céder trop facilement aux demandes extravagantes de subventions». La France du football découvre un personnage incisif à la trajectoire originale mais En Avant doit s'adapter aux règles cruelles du monde professionnel. Une fois encore, les liens entre le club et les organisations de gauche, plus précisément les réseaux du milieu socialiste, se vérifient. Détenant la présidence du conseil général depuis 1976 avec Charles Josselin, tombé aux législatives de 1973 de l'ancien président du conseil René Pleven, le PS est dynamisé dans les années 1970 par l'entrée des catholiques de gauche, signe d'une profonde mutation culturelle, doublée de recompositions socio-économiques majeures en Bretagne. Localement, les socialistes ont pris le dessus sur les démocrates-chrétiens et les communistes à l'instar du député-maire, l'avocat Maurice Briand. L'apport financier décisif du Conseil Général en faveur du club se fait durant l'été 1983, Noël Le Graët et Charles Josselin étant mis en contact direct par un ami commun, Pierre-Yvon Trémel, vice-président du Conseil Général en charge des finances, dont le frère Michel Trémel porte les couleurs d'En Avant de Guingamp.

Président de la Chambre de commerce et d'industrie de Lorient puis de Bretagne (1968-1976), Henri Ducassou, une figure du Comité d'études et de liaison des intérêts bretons (CELIB), joue un rôle important dans l'accès au statut professionnel du FC Lorient, qui bénéficie de l'appui de la municipalité socialiste d'Yves Allainmat*, député en 1967 et en 1973. Le rôle d'Armand Guillemot*, adjoint communiste en charge des sports (fils du premier conseiller général PCF du Morbihan, élu à Lorient en 1946), est également à souligner dans la structuration du FC Lorient. L'audience du club tend alors à dépasser celle de son concurrent, le Cercle d'éducation physique de Lorient, structure omnisport fondée en 1934 par l'abbé Hervé Laudrin, député conservateur de Pontivy entre 1958 et 1977. Avec l'accession en D2, l'arrivée d'Antoine Cuissard comme entraîneur permet l'émergence de joueurs comme André Ascensio, Alain Le Roux ou Rolland Guillas. Sous l'impulsion du nouvel entraîneur Jean Vincent, la présidence du Dr Xavier Le Louarne, militant socialiste proche du secrétaire fédéral Yves Guélard*, investi quant à lui dans les milieux du cyclisme, ancre solidement le FC Lorient au haut niveau: 3^e de D2 en 1975 et 1976, quart de finale de la Coupe de France en 1977. Pourtant, la relégation sportive et

le redressement judiciaire en raison de difficultés financières aboutissent à un relatif délitement des réseaux sportifs lorientais, le club évoluant en DSR seulement au début des années 1980. Dans le même temps, La Montagnarde comme l'US Berné se hissent au niveau régional puis national. Dans cette petite commune dirigée par une figure du centrisme breton, Paul Ihuel, président du conseil général (1946-1964) et député du Morbihan (1936-1974), Christian Gourcuff qui a gagné la Coupe Gambardella avec Rennes en 1973 s'épanouit au sein d'une équipe qui pratique un football léché en D3 entre 1973 et 1979. Une expérience identique se produit à Louannec Sport, sous l'égide de l'ancien UDSR Pierre Le Bourdellès (député centriste en 1951), proche de Edouard Ollivro, député de Guingamp entre 1967 et 1978, qui joue dans ce petit club à la fin des années 1930.

C'est d'ailleurs une caractéristique du football breton dans les années 1970 que d'être précurseur et de porter une vision du beau jeu, résolument tourné vers l'offensive et prônant une défense ligne. Ce système du football total est perfectionné à l'Ajax d'Amsterdam notamment. L'expérience menée au Stade lamballais, étendue ensuite en 1974 avec le Mouvement football progrès¹ incarne cet autre football, porteur de réflexions globales, d'une volonté de théoriser le football dans une vision politique. L'influence de la pensée de François Thébault, journaliste au *Miroir du football*, est indéniable. Cette identité atypique est liée aux mutations du champ politique et militant: le fonctionnement autogéré du Stade lamballais est ainsi à rapprocher des idées d'autogestion diffusées par les réseaux militants du PSU, fortement enraciné dans les Côtes-du-Nord. Ainsi, la figure de Jean-Claude Trotel, professeur au lycée professionnel de Saint-Brieuc, est à la base de ces nouvelles pratiques mêlant sport et politique (il est également proche du PCF, par le biais de son collègue Jacques Gardet*, leader de la FEN). Dans le bouillonnement des années 1968, qui renouvelle en profondeur le système partisan en Bretagne et s'accompagne d'une conflictualité sociale forte, le Stade lamballais, présidé en 1970 par Yves Tardivel, évolue en DH mais se singularise rapidement.

La dimension pédagogique est très présente dans ce club, qui recrute notamment au

1. Auquel France Culture a consacré le 8 juillet 2010 une enquête documentaire à partir de témoignages d'anciens membres de cette aventure sportive.

sein des jeunes enseignants de l'Ecole normale et qui forme de nombreux éducateurs : parmi les anciens joueurs, on retrouve une génération d'entraîneurs comme Pierre-Yves David (Plabennec), Joël Cloarec (Vitré) ou Landry Chauvin (Sedan). Les partisans de ce type de football, véritable laboratoire sportif, sont pléthores dans l'Ouest : Raymond Kéruzoré (successivement à la tête du Stade Rennais et d'En Avant de Guingamp), l'ancien instituteur Michel Le Milinaire, entraîneur emblématique du Stade lavallois entre 1968

et 1992, dont le frère André Le Milinaire* est secrétaire fédéral du PSU des Côtes-du-Nord entre 1969 et 1972, ou encore Christian Gourcuff, professeur de mathématiques de formation.

Depuis les années 1990, l'ouverture du marché européen du sport puis l'impact de la mondialisation du football se traduisent par une forme de hiérarchisation des clubs de football de l'Ouest breton, une dissolution partielle des identités locales et uniformisation des structures sportives.



« C'est un football inventif et audacieux qui prend le dessus au milieu des années 1960, avec la double consécration de Nantes en championnat et de Rennes en coupe de France. »

FC Nantes, champion de France 1965 et 1966. De gauche à droite, debout : Suaudeau, Budzinski, De Michèle, Grabowski, Le Chénadec, Éon (cap.). Accroupis : Blanchet, Muller, Gondet, Simon, Touré.



Kéruzoré, pur produit d'un football breton dont le Stade Rennais est avec le FC Nantes, le porte-drapeau.

Deux tours sur le web ouvrier

Le site *We are Football*

Patrick Hautiere

We Are Football Association. Cultures, Mémoires, Histoires est une association à but non lucratif régie par la loi du 1^{er} juillet 1901 et le décret du 16 août 1901. Elle a pour but de mettre en valeur la mémoire et l'histoire du football. C'est l'intérêt de ce site car «le football est un langage et un ensemble de représentations universelles partagées par une grande partie de l'humanité.»

Sur fond vert, ce site est très agréable à consulter et on y retrouve beaucoup d'articles intéressants pas seulement pour les amateurs de football, mais aussi pour tous ceux et celles qui comme à *Promemo* travaillent sur les questions d'histoire sociale et de mémoire.

Pour les créateurs du site¹ le football est aussi un lieu d'expression des cultures.

Cinq pages composent le site : les dossiers, les matches, les portraits, hors jeu, lire et la page à la source.

Dans la page dossiers : A la une sur le site : «La naissance du football varois 1904-1914» de Gaël Poussardin. On y apprend que «L'arrivée du football dans le Var coïncide avec la reprise des dures luttes politico-religieuses puis la montée des tensions diplomatiques». Et surtout que «les autorités politiques et militaires s'inquiètent du désœuvrement des jeunes matelots et soldats dans un port de "perdition" : alcoolisme, prostitution» et qu'«il faut aussi juguler "le péril rouge" représenté par la Bourse du Travail et la montée, certes limitée, de l'anarcho-syndicalisme, dans un port où les matelots côtoient les jeunes ouvriers des arsenaux et des chantiers navals».

«Les ministères radicaux jugent alors utile d'encourager des œuvres privées pour éduquer moralement et civiquement les jeunes militaires par le biais des jeux et des sports. La géopolitique du football varois à ses débuts (1904-1906) colle parfaitement à un

certain nombre de réalités historiques, géographiques, politiques, économiques, démographiques, sociales, culturelles.»

Contrairement à Marseille c'est le rugby qui se développera et qui deviendra le sport populaire de l'agglomération toulonnaise avec la naissance aussi de l'Union sportive seynoise, créée par un ingénieur des Forges et Chantiers de la Méditerranée, Victor Marquet, et un jeune joueur de rugby marseillais Louit.

En consultant *We are football* on constate que l'origine du football est liée à l'histoire de la ville ou du village, comme les cercles républicains, les chambrées ou les sociétés de secours mutuel. Il faut lire ici les dossiers remarquables sur «le football dans le bassin minier de Gardanne» de Gaël Poussardin et le «football ouvrier en région parisienne» de Nicolas Ksiss.

Citons aussi un article sur «Vichy et le football» qui traite notamment des relations conflictuelles avec l'idéologie sportive de ce régime de Xavier Breuil.

L'histoire enfin de l'En Avant de Guingamp déjà évoqué par René Prigent dans ce même bulletin de *Promemo*.

Notons dans la page *portraits* l'intéressant article de Didier Rey sur Rachid Mekhloufi «le footballeur des deux rives» qui participera à la création de l'équipe du FLN.

Dans la page *Hors Jeu* «le supporter, l'histoire et la mémoire» de François Rullon ; «le premier syndicat des joueurs professionnels anglais» de Claude Boli et «le Mai 68 des footballeurs» de Laurent Bocquillon.

C'est un site qui mérite d'être consulté et je ne peux tout citer ici, comme la page des *portraits* avec des joueurs atypiques comme «Gusti» Jordan, l'Autrichien qui porta le maillot de l'équipe de France en 1938. Était-il digne de le porter ? «La question est posée en avril 1938 par Lucien Dubec, journaliste sportif à *L'Action française*, le quotidien de la ligue d'extrême droite éponyme, à quelques semaines de la Coupe du monde qui se déroule en France... Il est indécent d'aligner Jordan, Autrichien pendant trois décennies, qui vient à peine d'abandonner sa patrie pour la nôtre. Ne sachant pas ce que c'est qu'être Français, il ne peut pas porter haut nos couleurs nationales». Citons aussi les portraits d'Éric Cantona ; Panenka, le Hongrois ;

.....
1. Les universitaires Yvan Gastaut, Paul Dietschy, Stéphane Mourlane et Christophe Messalti sont les fondateurs du site.

Meazza le fasciste italien, le harki Omar Sahnoun, décédé le 22 avril 1980 à 25 ans lors d'un entraînement avec les Girondins de Bordeaux.

Pour finir la visite du site une revue littéraire où sont commentés plusieurs livres dont :

- *Les Enragés du football. L'autre Mai 68*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, de François-René Simon, Alain Leiblang et Faouzi Mahjoub.
- *La Face cachée du foot business*, Paris, Flammarion, 2007, de Jérôme Jessel et Patrick Mendelewitsch.
- *Le Football dans nos sociétés. Une culture populaire, 1914-1998*, Paris, Autrement, 2006, de Yvan Gastaut et Stéphane Mourlane (dir.).

Enfin notons que le site We are football association s'est associé au Centre d'Information et d'études sur les migrations internationales de Paris pour publier dans la revue *Migrations et sociétés* (vol. 19, n° 110, mars-avril 2007) un dossier sur « les pratiques sportives et les relations interculturelles ».

Le site de la FSGT

Rémy Nace

Les sites fsgt.org ou fsgt13.fr donnent de nombreuses informations sur la vie de la fédération dans ses différents domaines d'activités, celles des comités régionaux ou départementaux.

À travers ces sites, la FSGT développe sa conception du sport et des activités de pleine nature, à l'opposé du sport spectacle ou professionnel.

Créé en 1934, en même temps que la fédération sportive qu'il représente sur le département, le comité FSGT des Bouches-du-Rhône œuvre depuis son origine, pour le sport pour tous.

La FSGT exprime sa volonté d'être candidate au conseil d'administration du CNOSF d'où elle a toujours été exclue et ce pour des raisons idéologiques ; alors qu'elle devrait avoir toute sa place dans cet organisme officiel au même titre que les autres fédérations sportives.

Partie prenante du débat qui eut lieu autour de la table ronde de notre journée de Gardanne, la FSGT répond à bien des interrogations suscitées par les dérives du sport aujourd'hui.

Une visite sur les sites « fsgt » s'impose pour tous ceux et celles qui s'impliquent à divers titres dans ses activités comme à ceux qui se reconnaissent dans ses projets porteurs de convivialité, de solidarité, de citoyenneté, d'éducation et de santé.

Qu'est devenu le sport pour tous ?

L'association Promemo a organisé à la médiathèque de Gardanne le 20 novembre 2011 une journée de débats sur le sport et le mouvement ouvrier. Depuis plus d'un siècle, le combat est incessant entre le sport de masse et le sport spectacle.

A l'heure où le sport de haut niveau est devenu un enjeu économique majeur, il n'est pas inutile de voir quels rapports le monde ouvrier a entretenu avec le sport tout au long du siècle dernier. C'était le thème des rencontres de *Promemo*, une association qui travaille sur l'histoire et la mémoire ouvrière. La journée du 20 a réuni dans l'auditorium de la médiathèque chercheurs, historiens, militants associatifs et élus.

Paul Dietschy, chercheur à l'Université de Besançon, a ainsi retracé le développement du sport dans le monde ouvrier en France et en

sa part évoqué les relations entre les mineurs et le football. « Les liens sont permanents en Europe, que ce soit dans le Nord de l'Angleterre, dans la Rhur et l'est de la France. Le football incarne des valeurs minières : la fierté locale, la solidarité, la masculinité, les vertus offensives. » Pour autant c'est la petite bourgeoisie locale qui a créé le RC Lens en 1906. Le patronat minier va ensuite prendre le contrôle du foot des rues qui se développe rapidement dans les cités minières. Ce n'est qu'à la Libération, avec la nationalisation des houillères que se créent des clubs ouvriers et des associations de supporters, alors que les terrains de sports sont massivement utilisés. Le club professionnel privilégie le recrutement local, avec des joueurs d'origine polonaise (Wisniewski, les frères Lech, Budzinski...) et donne aux supporters trois consignes : « Ne siffler ni l'arbitre, ni l'adversaire, ni les dirigeants du club... »



La journée s'est terminée par une table ronde avec René Olmetta, vice-président du conseil général et ancien adjoint aux sports de la ville de Marseille, Claude Jorda, conseiller général de Gardanne, Joël Peyric, président de la ligue régionale de la FSGT,

Italie entre 1914 et 1950. Il a rappelé notamment que Nelson Mandela, dont la médiathèque porte le nom, a été boxeur en catégorie poids lourd alors que le sport était utilisé par l'ANC comme moyen de revendication et de luttes contre l'apartheid. Au début du 20^e siècle, ce sont tout d'abord le cyclisme et la gymnastique qui se diffusent le plus rapidement dans les milieux ouvriers alors que la journée de travail passe à dix heures et que le jour de repos hebdomadaire-le dimanche-se généralise. La FSGT (Fédération sportive et gymnique du travail) est créée en 1934, signe annonciateur du Front populaire qui développe le sport de masse et qui réduit la semaine de travail. Le sous secrétaire au sport, Léo Lagrange, refusera d'ailleurs la construction d'un grand stade pour la coupe du monde de 1938, préférant multiplier les petites installations sportives dans les communes. Les temps ont bien changé...

Marion Fontaine, historienne et auteure d'un livre sur le Racing club de Lens, a pour

Gaël Poussardin, auteur d'un mémoire de master sur le football dans le bassin minier de Gardanne qui fit écho à l'intervention de Marion Fontaine, Michel Crémonési, professeur d'EPS, militant SNEP-FSU, et Marc Guillaud, ancien sportif et militant FSGT. « En 2010, il n'y a plus de grands clubs d'entreprises, maintenant les comités d'entreprise donnent un chèque aux salariés plutôt que de monter un club... », remarque Joël Peyric. Claude Jorda rappelle que « l'État va baisser le budget du sport de 15 % en 2011 et va prendre 150 millions d'euros au Centre national de développement du sport (CNDS) pour construire les grands stades de l'Euro 2016 ».

La lutte entre le sport pour tous et le sport spectacle a encore de beaux jours devant elle.

Source : bulletin municipal de Gardanne, *Énergies*, n° 346, décembre 2010.

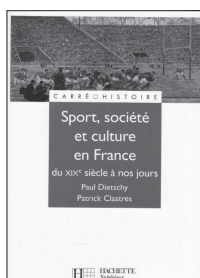
Notes de lecture

Gérard Leidet



**Paul Dietschy, *Histoire du football*
Paris, Perrin, 2010, 619 pages, 25 euros**

Depuis la parution des ouvrages d'Alfred Walh (*La Balle au pied, histoire du football*, Paris, Gallimard-Découvertes, 1990 ; *Archives du football*, Gallimard, coll. « Archives », 1989) destinés au grand public on attendait une synthèse sur l'histoire générale du football. C'est chose faite avec l'ouvrage monumental de Paul Dietschy – plus de 600 pages – qui va constituer pour longtemps le livre de référence de ce sport codifié en Angleterre « au soir du 19^e siècle », devenu entre-temps le plus populaire du monde et plus récemment « celui de tous les excès »... Par la densité et la diversité de l'information recueillie dans cette synthèse fort aboutie, l'ouvrage de Paul Dietschy comblera aussi bien « l'authentique » amateur de football que le passionné d'histoire sociale. Rejoignant ainsi, plus de vingt plus tard, ses cousins de l'autre « sport-roi » qui avec l'ouvrage de Jean Pierre Bodis (*Histoire mondiale du rugby*, BHP, Toulouse, Privat, 1987) possédaient déjà leur « histoire mondiale », celle du rugby...



**Paul Dietschy et Patrick Clastres, *Sport, société et culture en France, du 19^e siècle à nos jours*
Paris, Hachette-Carré Histoire, 2006, 254 pages, 14,50 euros**

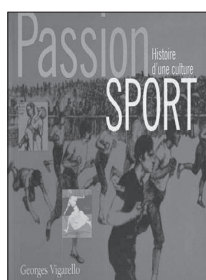
Paul Dietschy aborde ici avec Patrick Clastres l'insertion dans l'histoire nationale du sport et de l'éducation physique. De l'« émergence du corps moderne » (fin 18^e-1870) à la pratique de masse et à la mondialisation, l'évolution sociale et culturelle est abordée dans toute sa diversité. Par ailleurs, chaque chapitre est accompagné de documents inédits qui viennent étayer l'analyse – parmi lesquels le portrait du footballeur-mineur âgé de 24 ans, Raymond Kopa, par le mensuel *Regards*. Dans cette synthèse universitaire très complète, on retiendra ici (mais l'ensemble du livre est à découvrir) la naissance du sport populaire (sport socialiste ?) avant 1914 ainsi que les réponses du sport français face aux défis totalitaires au temps du Front populaire. La naissance et le dynamisme de la FSGT associés à l'œuvre de Léo Lagrange et Jean Zay (alors ministre radical de l'Éducation nationale, il est assisté de Pierre Dézarnaulds, député-maire radical de Gien, sous-secrétaire d'État à l'éducation physique) se donnant comme « une réponse démocratique aux défis musculaires des États totalitaires ».



**Stéfano Pivato, *Les enjeux du sport*
Florence, Casterman-Giunti, 1994, 157 pages, 11 euros**

Paru une dizaine d'années avant l'ouvrage de Dietschy et Clastres, ce livre constitue une bonne synthèse fort bien illustrée autour des « enjeux du sport » – une centaine de documents écrits et photographiques accompagnent le texte. Six chapitres composent cette histoire comparée du sport (à dominante franco-italienne, co-édition oblige) très stimulante. Parmi ceux-ci, les passages consacrés à la question du sport et de l'identité sociale, aux « réticences du mouvement ouvrier » – accompagnés ici d'un document sur *l'Internationale du sport rouge* (texte, chanté sur l'air de *l'Internationale*, de l'hymne de la section française de la Fédération sportive du travail proche du Parti communiste [1924]) – à la conquête du temps

libre, à la dimension sportive de l'antifascisme... ont retenu notre attention. Mais là encore, le récit alerte et bien mené, l'ensemble complet et documenté constituent bien un bilan sportif du siècle avec l'image pour mémoire.

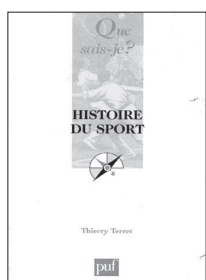


**Georges Vigarello, *Passion sport, histoire d'une culture*
Paris, Textuel, 2000, 191 pages, 45 euros**

Spécialiste de l'histoire du corps, Georges Vigarello ne pouvait pas ne pas se tourner vers l'histoire du sport. Il le fait ici dans la longue durée – depuis le Moyen Âge! – à travers l'histoire culturelle, celle de la place du sport dans la société. Comme souvent chez l'éditeur, l'iconographie très riche – plus de 400 documents – accompagne un récit toujours bien adossé à l'image.

C'est dans le chapitre relatif à l'affirmation du sport (1920-1950) que l'on retrouve les thématiques loisirs et congés payés, « sports bourgeois, sports populaires », proches de celles abordées lors de la journée d'études de Gardanne.

L'auteur rappelle ici que l'affrontement durable entre sport ouvrier et sport corporatif (un « sport de travailleurs » s'affirme dès 1920 selon ces deux formules : l'une proposée par les partis ouvriers ; l'autre liée au patronat) sera atténué partiellement par l'État en 1936. Auparavant, la loi de 1919 avait été décisive en actant le principe des « trois huit » (huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de loisir) ; tant il est vrai que la naissance du sport ouvrier supposait « une mutation du temps »...



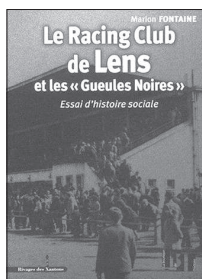
**Thierry Terret, *Histoire du sport*,
Paris, PUF, Que sais-je ? 2007, 126 pages, 9 euros**

Dans l'excellente collection *Que sais-je ?*, deux ouvrages sur les sports collectifs étaient précédemment parus – l'un consacré au football, l'autre au rugby. Thierry Terret nous livre ici un très bon aperçu de cette histoire singulière en retraçant l'histoire du sport depuis ses origines dans l'Angleterre en pleine révolution industrielle du 18^e siècle. Là comme ailleurs, la partie qui se rapproche le plus de la thématique de notre journée d'études est abordée dans le chapitre 4, « sport et mouvement affinitaire ».

L'auteur rappelle alors comment, pendant l'entre-deux-guerres, le sport fut instrumentalisé, « explicitement mis au service à d'autres fins que lui-même » et donnant naissance ainsi au sport catholique et au sport ouvrier. L'analyse de la « scission internationale » au sein du sport ouvrier est bien analysée et nuancée lorsque Thierry Terret nous rappelle la lutte conjointe contre le « sport capitaliste » menée par les deux instances rivales en France – l'IRS (Internationale syndicale rouge) communiste et l'ISOS (Union internationale d'éducation physique et sportive) d'obédience socialiste organisent respectivement les Spartakiades (dès 1928) et les Jeux olympiques ouvriers (après 1925) pour lutter contre les Jeux olympiques, idéalisation du « sport capitaliste ».

Il faudra attendre les prémices du Front populaire (24 décembre 1934!) pour que la réunification du sport ouvrier en France se réalise sous l'égide de la FSGT, avec une explosion des effectifs qui passent de 30 000 à 100 000.

Les deux instances rivales du sport ouvrier allaient-elles enfin militer ensemble pour une conception du sport présenté « comme un moyen de lutte politique et d'émancipation de l'ouvrier »? (Entre juillet 1923 et décembre 1934, les conséquences de la révolution bolchevique divisent le mouvement ouvrier sportif.) La majorité communiste conserve le contrôle de la FST (Fédération sportive du travail) ; en réaction les socialistes fondent l'USSGT (Union socialiste sportive et gymnique du travail).



Marion Fontaine, *Le Racing Club de Lens et les « Gueules noires »*. Essai d'histoire sociale, Paris, Les Indes savantes, 2010, 292 pages, 27,55 euros

Marion Fontaine prolonge ici les recherches issues de sa thèse consacrée aux rapports entre les mineurs et le Racing-club de Lens. Elle analyse finement la façon dont les liens entre le club du RC Lens, la ville, « capitale du Pays noir » et le groupe social dominant, celui des mineurs de charbon, ont pu être articulés. La période choisie s'étale sur une vingtaine d'années, de l'accession du club au statut professionnel en 1934 jusqu'au cinquantième anniversaire du RC Lens en 1956.

Une période au cours de laquelle l'implantation du football dans la communauté minière s'effectue, nous rappelle l'auteur, sous la forme d'une forte identification des mineurs à leur club. Et l'un des grands mérites de l'ouvrage est de montrer que cette histoire se situe bien dans « le mouvement des sociabilités sportives » ; sociabilités animées par tout un réseau d'influences aux enjeux variables et multiples (compagnie minière, municipalités ouvrières, syndicats, etc.) ; l'auteur décrit avec beaucoup de subtilité le jeu de ces influences, de la politique paternaliste mise en oeuvre par les compagnies aux initiatives « alternatives » à ce paternalisme initiées par les organisations ouvrières.

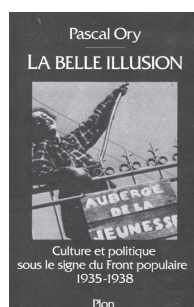
La place manque ici pour dire tous les mérites de cet ouvrage qui intéressera le lecteur bien au-delà de l'ancien bassin minier du Nord-Pas-de-Calais et du milieu du football. On attend donc avec impatience la publication des prochains travaux de Marion Fontaine qui prépare un autre livre sur les sports et la politique. Et nous suivrons avec attention à *Promemo* le deuxième de ses projets, complémentaire visiblement du travail entrepris ici : une étude comparée des nationalisations des mines en France et au Royaume Uni.

Nicolas Ksiss, « L'Union des sociétés sportives et gymniques du travail (USSGT). Échec d'une implantation socialiste dans le mouvement sportif (1924-1934) », in Jacques Girault (dir.), *L'implantation du socialisme en France au 20^e siècle, partis, réseaux, mobilisation* Paris, Publications de la Sorbonne, 2001, 369 pages, 27,44 euros

Dans un ouvrage consacré à l'implantation du socialisme en France, Nicolas Ksiss revient sur la place et le rôle des militants de la SFIO dans l'histoire du mouvement sportif ouvrier. Une histoire longtemps occultée par la prépondérance du mouvement communiste dans le « sport travailliste ». Il explore ici la singularité du militantisme socialiste « tiraillé entre son rapport identitaire au mouvement ouvrier et sa relation pragmatique à la société française ».

Nicolas Ksiss, « La politique sportive des municipalités communistes de banlieue entre les deux guerres, l'exemple du football », in Jacques Girault (dir.), *Des communistes en France (années 1920-années 1960)* Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, 529 pages, 25,00 euros

Nicolas Ksiss poursuit ici sa réflexion sur le mouvement sportif ouvrier en revenant sur le rôle des municipalités communistes de banlieue et leur politique sportive à travers l'exemple du football. Prolongeant ici l'étude du communisme municipal – dont la dimension sportive « reste peu étudiée en tant que telle » – il analyse les rapports souvent complexes entre les municipalités communistes et le sport ouvrier. Un « mariage d'amour et de raison » dans lequel l'histoire mouvementée de la FSGT, la municipalisation de clubs n'alla pas sans provoquer de réelles tensions.



Pascal Ory, *La belle illusion, culture et politique sous le signe du Front populaire, 1935-1938*
Paris, Plon, 1994, 1033 pages, 36,00 euros

Nous avons évoqué ici même toute la richesse de l'ouvrage de Pascal Ory, consacré à la politique culturelle du Front populaire, en 2006. Nous signalons brièvement l'apport informatif inestimable du chapitre 12 consacré aux sports et aux loisirs. L'auteur revient avec beaucoup de clarté sur l'histoire de la mouvance du sport travailliste: «l'heure de la FSGT», les relations entre le plan de la FSGT et le programme ministériel de Léo Lagrange; et sur des aspects un peu estompés aujourd'hui, tels le ski populaire... Un modèle d'histoire culturelle, à lire ou à relire.

VIENT DE PARAÎTRE

